Le comte Paul de Leusse
au cœur de la bataille de Reichshoffen

Jean-Claude STREICHER
(6 novembre 2020)

Le maire de Reichshoffen, qui était également député, a voté le 15 juillet 1870 pour la guerre contre la Prusse, bien qu'étant l'élu de l'arrondissement *« le plus menacé »* et qu'il ait alors prédit que le conflit commencerait par deux ou trois défaites françaises. Il a été l'intime des généraux qui ont alors commandé en Alsace (Mac-Mahon, Ducrot, Raoult...) au point que Paul Stroh a écrit qu'il était *« officier dans l'état-major du maréchal de Mac-Mahon »*[1]. L'histoire simpliste a aussi retenu que le duc de Magenta a commandé la bataille de Frœschwiller depuis le château de Reichshoffen, alors qu'il n'y a passé qu'une seule et très courte nuit. Enfin et surtout, le comte de Leusse aurait été de ceux qui ont tenté, le matin même du 6 août, de convaincre Mac-Mahon de se replier outre-Vosges tant qu'il en était encore temps, vu la trop évidente infériorité numérique de son corps d'armée. Nous réexaminons ci-après tous ces points à la lumière notamment des souvenirs, trop peu connus, que le comte a rédigés en 1871 à Lucerne.

1. L'entrée en guerre

En juillet 1870, quand éclata la guerre franco-prussienne, le comte Paul de Leusse n'était âgé que de 35 ans. Bien que parisien, il avait épousé en 1856, à 21 ans, Marie-Magdeleine Renouard de Bussière, fille d'un banquier de Strasbourg, propriétaire entre autres du château de Reichshoffen, dont il a par conséquent hérité. En 1865, à 30 ans, il avait été élu maire de la localité, puis en mai 1869, à 34 ans, député gouvernemental des arrondissements alors fusionnés de Haguenau et de Wissembourg, siège détenu jusque là par l'oncle de sa femme, le baron de Coehorn. Un mois avant la déclaration de la guerre à la Prusse, il remportait encore un 3e mandat, celui de conseiller général du canton de Brumath.

Comme homme politique, il n'eut donc guère le temps de prendre ses marques. On sait seulement qu'en février 1870, puisqu'il avait été officier de marine à la guerre de Crimée en 1854-1855, il a été élu secrétaire de la commission du *Corps législatif* (la Chambre des députés de l'époque) *« relative à l'enquête sur la marine marchande »*[2]. Et qu'en juillet suivant, il a proposé un amendement au projet de budget ordinaire de 1871 visant à augmenter le traitement des desservants des cultes et notamment des pasteurs protestants. Mais à la demande du rapporteur, il avait alors accepté de le retirer, cette augmentation des dépenses n'étant pas praticable, en contre-échange d'une vague promesse *« qu'on pourrait faire mieux bientôt »*[3].

Quelques jours après, lors de la discussion de la candidature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne, il est du nombre des députés qui réclament des *« garanties »* à la Prusse[4]. En réalité, c'est à la séance du mardi 12 juillet du *Corps législatif* qu'il a demandé, et avec le seul député Clément Duvernois (son cadet d'un an, né à Paris comme lui et député gouvernemental des Hautes-Alpes, comme lui, depuis mai 1869), *« à interpeller le gouvernement sur les garanties qu'il a stipulées ou qu'il compte stipuler pour éviter le retour de complications avec la Prusse »*[5]. Cette interpellation équivalait à réclamer du roi de Prusse de s'engager *ad vitam aeternam* et pour tous ces successeurs de ne plus jamais prétendre au trône d'Espagne, ce que ledit de roi ne pouvait que refuser, donnant ainsi au gouvernement français le prétexte de guerre qu'il recherchait.

Deux jours après, dans la nuit du 15 au 16 juillet, de Leusse est ainsi de ceux, très majoritaires, qui ont approuvé les crédits militaires supplémentaires demandés par le chef du gouvernement Émile Ollivier, vote valant approbation de la déclaration de guerre à la Prusse, qui sera officialisée le 17. Et cela, bien qu'il représentait *« l'arrondissement de France le plus menacé. J'y avais*, souligne-t-il, *mes enfants, ma femme, mes propriétés et je savais que la guerre allait menacer tout cela et les bonnes populations qui m'avaient élu »*[6].

Dans son *« journal »*, publié en 1950 à 200 exemplaires par son petit-fils Paul[6], il raconté ces journées, qu'il avait suivi *« avec un intérêt passionné »*. Il est allé à cette séance de nuit, où Emile Ollivier avait dit accepter *« le cœur léger »* la responsabilité de faire la guerre à la Prusse. Ce soir-là, écrit le comte, *« Emile Ollivier avait complètement perdu la tête. Le sang lui montait au cerveau et paralysait son beau talent de parole. Il ne savait que coudre des mots les uns au bout des autres... Le lendemain, "le cœur léger" était dans toutes les bouches. »*

« Le cœur résolu »

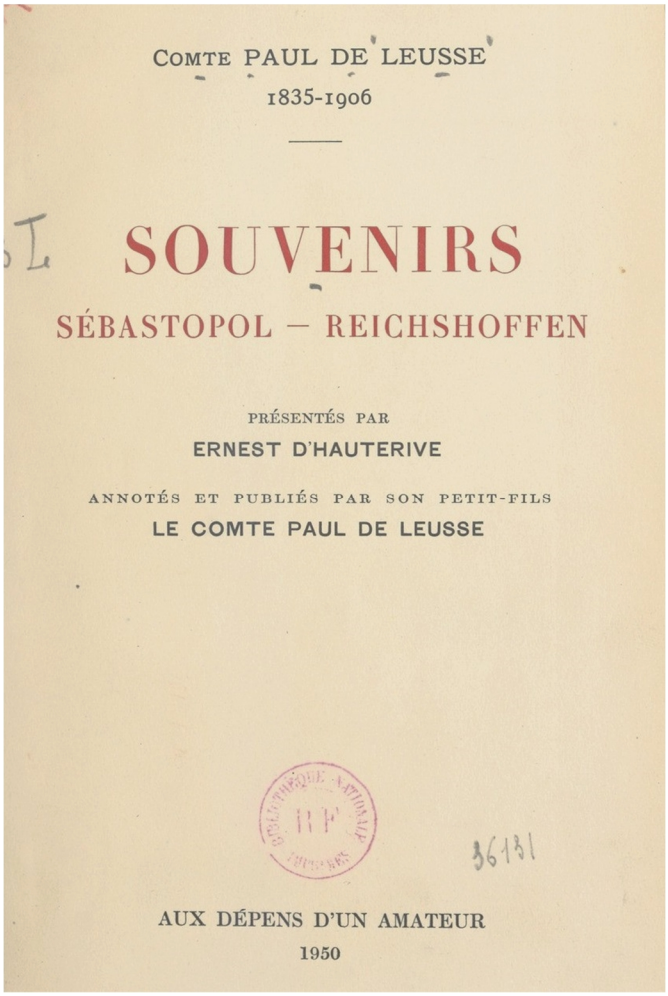
A l'inverse, le comte dit avoir eu alors *« le cœur résolu. Je connaissais la guerre et les maux inévitables* (de ce) *fléau »*. Il en prévoyait même les premières avanies. *« Je votais la guerre d'un cœur résolu, annonçant à mes collègues, en pleine salle des conférences, que nous allons perdre les deux ou trois premières batailles, mais qu'après, la vigueur et le fonds de la France prendraient le dessus. »*

« Avant de voter la guerre, j'étais allé trouver le maréchal Leboeuf (le ministre de la guerre)*, que je connaissais pour avoir servi sous ses ordres en Crimée et qui était plein de bienveillance pour moi. Je lui dis que je croyais la guerre inévitable, que la Prusse la voulait, l'annonçait et disait qu'il fallait en finir avec la prépondérance française, qu'elle voulait seulement faire croire à l'Europe que nous étions les agresseurs, mais que, comme un duelliste expérimenté sait manœuvrer pour avoir le choix des armes, elle voulait avoir l'apparence d'être attaquée. »*

« J'ajoutais que j'habitais à 3 lieues de l'Allemagne, ayant avec elle des relations de parenté et d'affaires. Y allant souvent, je savais de manière certaine que les Allemands étaient prêts. Le ministre me répondit : "Jamais la France n'a été aussi prête. Jamais l'Allemagne ne l'a été aussi peu. Je suis prêt, absolument prêt". Monsieur le ministre, dis-je, "je voterai la guerre, mais permettez-moi de vous dire que vous êtes dans l'erreur pour la dernière partie de votre raisonnement : l'Allemagne est prête, absolument prête". »

« J'ai vingt fois, cinquante fois répété cette conversation dans les couloirs à mes collègues, au point de me faire taxer d'Allemand. Chaque fois, j'insistais sur la nécessité de la guerre et les difficultés que nous éprouverions à battre une nation admirablement préparée. En général, on me disait que la guerre n'était pas si nécessaire, mais qu'elle serait inévitablement toute favorable à la France. » Le comte de Leusse précise également qu'il ne réclamait alors aucune annexion en Allemagne, *« sauf la frontière de Louis XIV »*. Celle des traités de Nimègue, de Ryswick ou de Rastatt ?

Le budget fut voté *« au galop, sans y faire attention »*. Dans la foulée, le comte déposa un projet de loi visant à autoriser le gouvernement à nommer les députés officiers de la garde mobile. Leboeuf lui opposa un contre-projet, et c'est l'ami Duvernois qui en fit le rapport. Le comte demanda alors à être nommé lieutenant-colonel des mobiles de son arrondissement ou à être chargé de former et de commander *« un corps de cavalerie composé uniquement d'Alsaciens »*, qui aurait la mission de faire des reconnaissances *« en pays allemand »*. Mais sa demande, bien que plusieurs fois relancée, n'aboutira jamais.


COMTE PAUL DE LEUSSE
1835-1906

SOUVENIRS

SÉBASTOPOL — REICHSHOFFEN

PRÉSENTÉS PAR
ERNEST D'HAUTERIVE

ANNOTÉS ET PUBLIÉS PAR SON PETIT-FILS
LE COMTE PAUL DE LEUSSE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF IMPRIMÉS
36131

AUX DÉPENS D'UN AMATEUR
1950

Là-dessus, à une date qu'il ne précise pas, le comte revint sur ses terres. *« En arrivant à Reichshoffen*, indique-t-il, *je trouvai pour toute défense deux régiments de cavalerie campés à Niederbronn* (le 5e hussards et le 12e chasseurs) *sous les ordres du général de Bernis. »*[6] Parti le 19 de Paris, le 12e chasseurs était arrivé à Niederbronn dans la soirée du 20. Il campa *« sur la place même où se trouve la source »* thermale[7].

D'emblée, l'impréparation française sauta aux yeux. *« Ces deux régiments*, écrit le comte, *étaient dans le fond d'une trappe. Un bataillon ennemi, venant la nuit couronner les hauteurs, les aurait exterminés en un heure. »* Ils n'étaient pas non plus ravitaillés. *« Mon cousin Edouard Colbert,* (qui était) *capitaine dans un de ces régiments, vint me dire que leurs chevaux mouraient de faim et me demanda, de la part du colonel, si je pouvais leur fournir du pain et de l'avoine. J'avais du foin et je le donnais contre des bons qui me seront payés, Dieu sait quand ! Je trouvai l'avoine et les chevaux eurent à manger. »*

2. La division Ducrot au château

Le 19 juillet 1870, donc dès le jour de la déclaration de guerre officielle de la France à la Prusse, le général Ducrot, alors commandant de la division territoriale de Strasbourg, avait ordonné le retrait des garnisons de Wissembourg et de Lauterbourg, fortes de 300 et 200 hommes respectivement, celle de Wissembourg étant alors composée de 2 compagnies du 18e régiment d'infanterie de ligne ainsi que d'une batterie d'artillerie[8].

Il les estimait trop faibles, trop en avant des capacités militaires françaises du moment. Wissembourg, dans sa ceinture quasi intacte de remparts médiévaux, place-forte déclassée depuis 1866, n'avait pas les moyens de sa défense. Au fond de sa cuvette, elle aurait été une cible trop facile pour des artilleries la cernant dans les hauteurs. Et au nord, les vignes de Schweigen ainsi que l'épaisse forêt du Bienwald pouvaient dissimuler des armées immenses.

Ducrot préféra alors concentrer près de Strasbourg, le long de la Bruche et de l'Ill, les régiments devant constituer l'armée d'Alsace. Ils y seraient, dit-il, *« à l'abri des brusques agressions de l'ennemi et à portée des approvisionnements de toute nature »*. Les municipalités de Wissembourg et de Lauterbourg avaient alors protesté, de même que le sous-préfet de Wissembourg, le préfet du Bas-Rhin ainsi que le comte de Leusse, comme député de la circonscription[9].

Mais le châtelain de la *Cité des Cuirassiers*, ainsi qu'il l'écrit dans ses *« Souvenirs »*[6], ne tarda pas à reconnaître son erreur : *« Mettre des troupes dans Wissembourg et au bas du Pigeonnier était une faute dans laquelle le général Ducrot n'était pas tombé. Nul ne le sait mieux que moi, qui, comme député et pour rassurer la population, lui demandais de faire cette faute, sachant du reste, comme je l'ai dit aux habitants de Lauterbourg, qu'il allait me refuser. »*[10]

Mac-Mahon nommé en Alsace

A partir de quelle date précise, le château de Reichshoffen a-t-il alors accueilli, sur réquisition militaire bien entendu, tout ou partie de l'état-major du corps d'armée du maréchal de Mac-Mahon. Les données sont imprécises, y compris sur la date d'arrivée du duc de Magenta à Strasbourg.

Celui-ci avait été rappelé d'Algérie, dont il était le gouverneur, et avait du faire un crochet par Paris pour un briefing avec le ministre de la guerre Leboeuf. Celui-ci lui confia alors, non pas le commandement suprême, mais seulement la défense de la frontière du Rhin, autrement dit le commandement à Strasbourg du 1er corps d'armée, dit d'Alsace ou du Rhin, composé de 4 divisions d'infanterie de 2 brigades chacune, d'une division de cavalerie à 3 brigades, de 15 batteries divisionnaires et d'une réserve d'artillerie de 4 batteries[11].

Henri Chabrillat, le reporter du *Figaro*, alors présent à Strasbourg, avait ainsi d'abord annoncé l'arrivée de Mac-Mahon dans la ville pour le lundi 18 juillet. Mais il lui fallut rapidement rectifier : le maréchal n'arriverait que le 24. Son chef d'état-major le général Colson, arriva le 20 au matin, suivi du général Uhrich, le nouveau gouverneur militaire de Strasbourg[12]. Emile Cardon, le reporter du *Gaulois*, dut rectifier lui aussi : il avait annoncé l'arrivée de Mac-Mahon pour le 21, mais le 22 il n'était toujours pas là[13].

Gustave Fischbach, du *Courrier du Bas-Rhin*, écrit dans la première édition de son récit du siège de Strasbourg que c'est le vendredi 22 juillet à 11 heures que Mac-Mahon descendit de l'express de Paris, accueilli par le général Ducrot et d'autres officiers supérieurs. Il était *« en tenue civile, monta en voiture et se rendit au château impérial* (la préfecture ?), *où son QG était établi. »*[14] En réalité, et selon un article dudit *Courrier du Bas-Rhin*, repris par le *Journal des débats*, de Paris, le Maréchal n'est arrivé que le samedi 23. Ce que confirme Ronald Zins, le président de l'Académie Napoléon[15].

Mac-Mahon *« se montra* (alors) *fort rarement en public. Il quittait peu son cabinet de travail »*[16]. Aussi, ni Chabrillat, ni Cardon ne le mentionnent-ils plus dans leurs dépêches suivantes, d'autant qu'une loi d'Émile Ollivier sur les suspects avait interdit à la presse de signaler les mouvements militaires.

Réquisition du château de Reichshoffen

Le dispositif régimentaire imaginé par Ducrot resta ainsi pratiquement inchangé jusqu'au 25 juillet, jour où la patrouille de reconnaissance badoise du comte von Zeppelin, entrée la veille en France par Lauterbourg, réussit à s'infiltrer jusqu'à Schirlenhof, près de Niederbronn. Mac-Mahon ordonna alors la réoccupation de l'Alsace du nord, que Ducrot avait dégarnie.

Par un ordre donné dans la nuit du 25 au 26 juillet, la 1ère division d'infanterie commandée par le général Ducrot dut ainsi se porter à Reichshoffen, où elle s'établit le 27, avec mission de se répandre jusqu'à la frontière. Plus précisément, sa 1ère brigade vint alors camper entre Woerth et Frœschwiller pendant que la 2e ralliait Reichshoffen par la voie ferrée. La 2e division d'infanterie commandée par le général Abel Douay fut pour sa part avancée à Haguenau. C'est donc le 27 que le général Ducrot établit son état-major au château de Reichshoffen.

Le comte de Leusse n'en a pas été mécontent. *« Je suis, et je m'en honore, l'ami du général Ducrot depuis six ans »* (depuis 1865 en réalité, quand il prit le commandement de la 4e division militaire à Strasbourg). *« Aussi fûmes-nous bien heureux d'apprendre qu'il allait fixer son QG à Reichshoffen.* (De plus,) *ses deux officiers d'ordonnance étaient mes camarades d'enfance. Je partis avec l'un d'eux* (le capitaine Bossan) *pour faire le tracé des camps, les troupes devant arriver le lendemain. »*[6] Les officiers de l'état-major s'installèrent bien entendu au château, pendant que la troupe cantonna dans le parc, les vergers et autres dépendances, dont la brasserie, avec ses tentes, ses voitures de munitions, son artillerie, ses mitrailleuses...[16] [17].

Mais il y eut alors aussi un petit mouvement d'affolement, nouveau signe d'un défaut d'organisation. Le soir du 26 juillet, l'inspecteur du chemin de fer de Haguenau avait alerté Strasbourg que *« Reichshoffen est envahi par deux régiments prussiens »*. Mac-Mahon réagit aussitôt par un télégramme audit capitaine Bossan, déjà logé chez le comte : *« Le général de Bernis mande à la même heure que vous que les gares de Gundershoffen et de Reichshoffen sont détruites. Vous me dites que c'est la panique. Mandez-moi immédiatement ce qu'il en est. »* C'est finalement le comte de Leusse, qui en tant que maire, rassura le préfet au moyen d'une autre dépêche, expédiée de Reichshoffen à midi trente : *« J'ai été à Frœschwiller. C'est une panique. On a pris des hussards bleus pour des Bavarois ! Reichshoffen et environs sont complètement tranquilles et sans aucun ennemi. »*[18]

Dans ses *« Souvenirs »*, le comte raconte qu'il fit alors sa propre enquête dans les villages. Il en concluait que la panique était une suite de l'incursion de la patrouille von Zeppelin : des cavaliers français bivouaquant entre Woerth et Frœschwiller avaient été pris pour des Prussiens ! Le comte en profite pour ajouter le commentaire suivant : *« Pendant que nos ennemis envoyaient une reconnaissance hardie à dix lieues de leur armée, nous ne savions pas un mot de qui se passait par nos cavaliers montés sur d'excellents chevaux d'Afrique. Deux régiments de cavalerie légère pourrissaient à ne rien faire dans un coin »*[6] (Niederbronn). Il ne sera pas le seul à dénoncer le mésemploi de la cavalerie française durant cette guerre : au lieu de faire des reconnaissances, elle végétait dans l'inaction comme réserve à l'infanterie !

Ravitaillement problématique

Le mauvais ravitaillement, de plus, frappait tout le secteur de Niederbronn-Frœschwiller-Woerth. L'intendance n'y était représentée que par un adjoint, un capitaine de chasseurs à pied. *« Il était seul, sans argent, sans employés, sous ouvriers, sans voitures et sans un kilo de poisson, de viande,* écrit le comte. *Les troupes mangèrent leurs réserves de biscuit, puis arriva l'intendance de la division, toujours sans argent, avec un employé aux écritures. Puis ce fut tout. »*[6]

« Le général Ducrot voulait que ses soldats eussent à manger. L'intendant répondait : - J'ai passé des marchés et les soldats n'avaient toujours rien. *Alors le général me dit :* - Il faut que mes troupes mangent. Je me fous des marchés de l'intendance. Ce que je veux, c'est du pain et de la viande. Je vous donne carte blanche. Marchez ! »

« Deux heures après, poursuit le comte, *les corps envoyaient sur ma demande 36 boulangers. J'en mis chez tous les boulangers du village* (au nombre de 6 en 1866 pour 2 713 habitants, avec les annexes[19]) *et je mis en réquisition tous les plus grands fours des particuliers, à commencer par le mien. Un commerçant fournit la farine, un autre le bois et le lendemain matin les corps avaient du pain. Ils en eurent tant qu'ils furent à Reichshoffen. Pour la viande, ce fut aussi simple : quelques garçons bouchers pris dans les régiments tuèrent des bœufs pris dans les étables et tout fut dit. Pendant dix jours, deux divisions vécurent ainsi et payèrent avec des bons. »*[6]

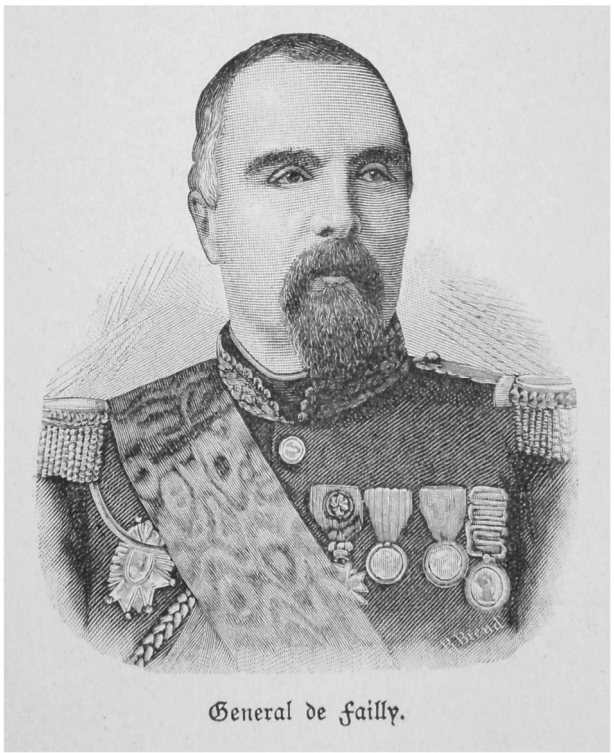
Le chef d'escadron d'artillerie Adhémar de Chalus a salué le tour de force, mais qui ne pouvait se prolonger indéfiniment : *« Grâce à l'activité et au bon vouloir du maire de Reichshoffen, la division Ducrot vécut sur les ressources du pays pendant plusieurs jours. Mais celles-ci devaient s'épuiser rapidement et il était indispensable de se déplacer pour vivre. »*[20]

C'est ainsi que le général Ducrot en viendra à réclamer à Mac-Mahon la réoccupation de Wissembourg par 3 compagnies d'infanterie et de 2 escadrons de lanciers, car il y avait dans la ville des magasins de farines et une *« manutention »* de pains inemployés. Le Maréchal s'y opposa, ne consentant à n'y envoyer que de *« fréquentes patrouilles »*[9]. Le comte dut alors également s'occuper d'organiser l'accueil des blessés dans son château comme dans les salles de classe des l'école. Question que nous traiterons séparément.









***Le maréchal de Mac-Mahon**, duc de Magenta, commandant le 1er corps d'armée, dit du Rhin ou d'Alsace.*
***Le général Ducrot**, commandant la Ière division de ce 1er corps.*
***Le général Raoult**, commandant la 2e division du même 1er corps.*
***Le général de Failly**, commandant le 5e corps, dont les divisions relevaient à la fois du 1er corps de Mac-Mahon et du 2e corps d'armée commandé par le général Frossard à Forbach.*

Des troupes sous-équipées

Mais l'équipement des troupes laissait tout autant à désirer. *« Des régiments n'avaient pas leur couverture de campagne,* écrit le comte*. Les zouaves étaient venus avec des mulets à cacolets* (hottes) *pour les cantines des officiers. On les leur enleva et ils durent, 48 heures avant de marcher, acheter dans le pays des chevaux et voitures pour porter les bagages réglementaires et réguliers. Certains corps n'avaient pas d'aiguilles de rechange pour leurs fusils. A d'autres manquaient les caoutchoucs obturateurs de service. Les réserves n'étaient pas arrivées complètement et celles qui étaient là n'avaient jamais vu un chassepot quatre jours avant d'aller au feu. Les deux batteries d'artillerie, celles des mitrailleurs et une ou deux de réserve qui se trouvaient là n'avaient pas un seul vétérinaire et personne pour leur donner du fourrage. »*

« Personne ne savait se servir des mitrailleuses, sauf un officier. On tira quelques coups à blanc l'avant-veille du départ pour voir comment se manœuvraient ces machines-là. Je n'en finirais pas si je voulais dire tout ce que j'ai vu et entendu pendant ces premiers jours. Je commençai à être inquiet et demandai au général Ducrot si les autres divisions étaient dans le même état. - C'est encore pis*, me répondit-il. Je me souviens alors des paroles du maréchal Leboeuf* (Nous sommes absolument prêts)*. Que le Bon Dieu lui pardonne, car il y a bien peu d'hommes en France qui ne lui pardonneront jamais. »*[6]

Les lacunes du renseignement

Le général Ducrot tenait cependant *« à voir ce qu'il y avait devant lui »*. Pendant plusieurs jours, le comte l'accompagna donc dans ses reconnaissances, parcourant *« les montagnes à cheval avec quelques hommes d'escorte. Nous longeâmes la frontière, interrogeant gardes et paysans depuis Lembach jusqu'à Wissembourg, faisant faire des rondes aux douaniers et envoyant des espions au loin. Je ne quittai plus le général ».*[6]

D'autres auteurs ont rendu compte de ce souci. La division Ducrot, écrit ainsi Adhémar de Chalus, *« en était réduite à recueillir les renseignements plus ou moins exacts fournis par les maires des communes voisines, et notamment par le maire de Reichshoffen ».*[20]

Le pasteur Klein de Frœschwiller, lui, a raconté dans quelles circonstances le général Ducrot et son ordonnance ont recruté un braconnier. Le 26 juillet (?), tous deux allaient et venaient *« hin und her »* à cheval sur la route de Reichshoffen à Frœschwiller. Au milieu de la forêt, ils croisent Xaveri de Frœschwiller, 39 ans, tout à la fois coiffeur, arracheur de dents et braconnier de son état. Ils lui demandent s'il était bon Français. - Bien sûr, dit-il ! - Ben, qu'il se présente donc le lendemain matin au château de Reichshoffen. Il y fut dès 5 h du matin. Il y aurait été mis en présence de Mac-Mahon (ce qui est impossible), le général Ducrot et d'autres officiers, qui lui proposent contre rémunération (20 francs la sortie et 100 francs par Bavarois capturé) de collecter des informations sur la présence de Bavarois dans le proche Palatinat.

Il s'y infiltrera par deux ou trois fois, poussant jusqu'à Fischbach-bei-Dahn, mais sans rien apprendre de relevant[16], car effectivement ce n'est pas de ce côté-là que l'ennemi se concentrait. De son vrai nom, Xaveri s'appelait Michel Baal. Né à Lembach le 15 mars 1831, fils d'un barbier, il avait été garde-chasse à Frœschwiller et décédera le 23 avril 1915 à l'âge de 84 ans[21] [22].

Ces recrutements d'espions ne réglaient donc rien. Aussi, Ducrot tenta-t-il également de s'appuyer sur la cavalerie cantonnée à Soultz (le 3e hussards et le 11e chasseurs). Le général de Septeuil, qui les commandait, fut donc convoqué à Woerth pour recevoir des instructions. *« Il vint exact au rendez-vous*, rapporte le comte de Leusse, *mais sans carte du pays, ou du moins une petite carte insignifiante. Ce manque total de cartes dans l'armée française était vraiment incroyable ! Les régiments n'avaient que des chiffons de papier informes. Désespéré, le général était obligé de dire : Wissembourg est ici, et Lauterbourg est en France... »*[6]

Wissembourg réoccupé

Nouveaux changements fin juillet : Mac-Mahon se serait alors rendu pour quelques heures à Reichshoffen. Plus certainement, selon le Lt-colonel de Cugnac[23], il s'y serait arrêté avec son train spécial dans l'après-midi du 31, au retour d'un bref déplacement à Metz où il avait conféré la veille au soir avec Napoléon III. Dans ses *Souvenirs*, le comte de Leusse écrit que Mac-Mahon arriva le 1er août pour un séjour de trois jours, ce qui est inexact.

La conversation entre Ducrot et Mac-Mahon (au château de Reichshoffen ?) *« fut longue*, complète le comte. *On m'appela de temps en temps pour un renseignement. »* En accord avec l'Empereur, le duc de Magenta rapprocha alors trois de ses divisions de la frontière, sans cependant pouvoir les poster directement le long de la Lauter, faute d'effectifs suffisants. Il prescrit à la division Ducrot (10 650 hommes) de se porter le 2 août à Lembach et jusqu'à la redoute du col Pigeonnier, qui dominait la ville de Wissembourg et ses débouchés, pendant que la division Douay se postera autour de Cleebourg et que la 3e division (8 200 hommes), commandée par le

général Raoult, s'établira à Reichshoffen. Mais selon Adhémar de Chalus, Ducrot n'aurait mis en route pour Lembach le 28e de ligne et le 13e bataillon de chasseurs avec une section d'artillerie que le matin du 3 août[20].

Bien que le général Douay ne fût pas sous ses ordres directs, Ducrot en profita pour l'inviter à prendre des initiatives répondant à ses propres soucis. Selon le commandant Léonce Rousset, éminent historiographe de la guerre de 1870, il a alors adressé à Douay, depuis Reichshoffen, deux dépêches successives : la première le 2 août à 5 heures et la seconde le 3 août. Dans la dernière, il lui suggérait d'installer son QG au Geisberg, à Oberhoffen ou à Rott, et l'invitait à remettre un bataillon dans Wissembourg. Il le pressait enfin d'examiner la situation de la *« manutention »* de Wissembourg, d'inventorier et de faire fabriquer sur place, à Haguenau ou Strasbourg, les accessoires qui pouvaient lui manquer et *« d'organiser les brigades de boulangers avec les ressources de* (ses propres) *régiments*. (Car) *je crois*, ajoutait Ducrot, *que la dimension des fours permet de fabriquer 30 000 rations en 24 heures, à la condition que le service soit bien organisé. C'est à Wissembourg que nous devons tirer la majeure partie de nos subsistances. »*[24]

Ces *« instructions les plus minutieuses »* ne seront pas suivies, prétend le général Ambert[25]. Rien de plus faux ! Le soir du 3 août, Abel Douay fit entrer dans Wissembourg, sous le commandement du capitaine-adjudant Liaud, 6 compagnies du 2e bataillon du 74e régiment d'infanterie de ligne (soit plus de 500 hommes), avec mission d'en assurer la défense en liaison avec les deux gardes bourgeoises qui y avaient été fondées. Le soir même, l'intendant de la division Douay se concerta également avec le sous-préfet et les boulangers de la ville en vue de relancer au plus vite la fabrication du pain. Le seul écart que se permit alors Douay par rapport aux recommandations de Ducrot fut de fixer son QG à Steinseltz.

Selon le comte, Raoult arriva à Reichshoffen le 2 août. *« Il installa ses troupes dans les campements de la division Ducrot ou à peu près et tâcha d'achever le mieux qu'il put son organisation divisionnaire. Elle était encore plus incomplète. Il n'avait ni la même connaissance du pays, ni des officiers d'état-major aussi capables pour le seconder. »* Le général L'Hériller, de la division Ducrot, devait de son côté constater que ces troupes étaient *« plutôt un embarras qu'un secours ».*[26]

Ducrot et Mac-Mahon se retrouvent au Pigeonnier

Pendant ce temps, à Strasbourg, le maréchal de Mac-Mahon avait fait préparer pour le petit matin du 4 août un train en vue d'inspecter les 1ère et 2e divisions de son corps d'armée. Il comptait se rendre jusqu'à Wissembourg en n'emmenant avec lui que son chef d'état-major, ses aides de camp et quelques officiers avec leurs chevaux. A 9 heures, au moment de monter dans son wagon, un télégraphe du chef de gare de Wissembourg l'informa du début de l'attaque allemande contre la ville. Il donna néanmoins l'ordre de départ.



Le départ de Mac-Mahon et de son état-major du château de Reichshoffen, « avant la bataille », donc le matin du 5 août vers 4 heures, vu par Touchemolin.

Arrivé à Haguenau vers 9 h 30, il redemande des nouvelles, puis fait avancer son convoi jusqu'à Soultz-sous-Forêts. Là, il apprend que l'engagement de Wissembourg avait pris les allures d'une vraie bataille. Mais impossible d'aller plus loin, la voie ayant été coupée par les Français eux-mêmes. Les chevaux sont donc débarqués. Au trot, Mac-Mahon et son escorte gagnent Lembach, Climbach et la Scherhol, distante d'environ 25 km. Ils y arrivent vers midi et y retrouvent le général Ducrot. Ils ne purent qu'assister impuissants à la déroute de la division Douay au Geisberg et à sa retraite vers Cleebourg et la Pfaffenschlick.

Aussi, vers 14 h 30, Mac-Mahon ordonna-t-il de nouveaux mouvements. La 3e division du général Raoult devait s'établir entre Frœschwiller et Goersdorf ; la 4e, à Gunstett ; le 6e régiment de cuirassiers et la réserve d'artillerie, en arrière et à droite de Frœschwiller. La division Conseil-Dumesnil, enfin, qui était toujours positionnée près de Strasbourg, devait s'avancer à Haguenau...

Vers 5 heures du soir, Mac-Mahon se décide enfin à descendre du Pigeonnier pour rallier le plateau de Frœschwiller, où se positionnait la division Raoult. Vers 20 h 30, le comte de Leusse l'accueille en son château de Reichshoffen. De là, vers 22 heures, il fait expédier un nouveau télégramme à Napoléon III à Metz, résumant les combats de Wissembourg et du Geisberg. Il y dit également qu'à la nuit tombée, il avait fait filer tous les bagages en arrière de Frœschwiller.

Il estimait avoir alors en face de lui une armée d'au moins 60 800 hommes, alors que lui-même ne disposait que de 30 000 hommes. Il demanda donc à l'Empereur un renfort de 25 000 hommes, prélevé sur le corps du général de Failly, alors positionné entre Bitche et Sarreguemines. Renfort qu'il demanda alors également directement à de Failly[23]. Mac-Mahon passa la nuit au château du comte. Il dormit, précise André Hallays, *« dans une chambre du rez-de-chaussée, que Blucher et Wellington avaient autrefois occupée*, (et dans) *un magnifique lit de parade de style Louis XV ».*[27] [28]

Mac-Mahon explore ses devants avec le comte de Leusse

Mais selon le comte de Leusse, le Maréchal ne dormit cette nuit-là que trois heures. *« Le 5 août, à 4 heures du matin, et après qu'il eut expédié dépêches sur dépêches à l'Empereur et au général de Failly, nous montâmes à cheval à Frœschwiller. »* Scène que le peintre strasbourgeois Alfred Touchemolin a immortalisé sur un tableau, repris par d'innombrables cartes postales.

La suite, également très fameuse, a été rapportée par de nombreux auteurs, jusqu'au *Kronprinz* de Prusse, le commandant de la IIIe armée allemande, dans son *Kriegstagebuch*[29]. Le duc de Magenta et le comte de Leusse ont alors chevauché côte à côte pour évaluer le terrain retenu pour barrer la route à l'envahisseur. *« Le Maréchal*, écrit le châtelain de Reichshoffen, *me pria de le mener en avant de toute la ligne. Nous commençâmes par Woerth, puis, passant au-dessus de Langensoultzbach, nous laissâmes Nehwiller à droite et revînmes à Frœschwiller. »*

Ils reparlèrent bien entendu du déséquilibre des forces en présence. « *La position de Frœschwiller*, explique le comte, *est bien connue des militaires. En supposant deux armées de 50 000 hommes chacune – hypothèse la plus supposée – cette position, pour être bien défendue, doit être combinée avec l'occupation du Liebfrauenberg, de Goersdorf et du plateau de Gunstett. Je l'avais fait observer au Maréchal, mais il*



Mac-Mahon et son état-major au château de Froeschwiller
© Fröschweiler Chronik du pasteur Klein

me rit au nez quand je lui parlais de 50 000 hommes. Il n'en a pas 30 à ce moment-là, et, avec ce qui arriva dans la journée du 5 et dans la nuit du 5 au 6, il n'en eut jamais 35. L'ennemi au contraire était très nombreux. Combien ? Nous l'ignorions. Nous ne le sûmes que le 6 à midi. On convint donc que l'on s'étendrait de Nehwiller à Morsbronn. Je fis tous mes efforts pour que la ligne s'arrêtât dans la plaine, entre Morsbronn et la forêt de Haguenau. Le général Colson était de mon avis, mais le Maréchal persista. Les troupes avaient reçu leurs ordres dans la nuit et étaient en partie placées, sauf la division Ducrot, qui battait lentement en retraite à travers les montagnes et n'arriva qu'après midi. »

« Nous changeâmes de chevaux à midi, après avoir déjeuné chez le comte de Durckheim, et fîmes l'autre partie de la reconnaissance du champ de bataille, c'est-à-dire les croupes sur Woerth, Elsasshausen et Eberbach. Le Maréchal me priait de rester botte à botte et me faisait expliquer la position aux différents généraux... Les soldats et officiers étaient étonnés de voir un pékin (un civil) *à cheval, ne quittant pas le Maréchal et en conversation continuelle avec lui. »*

« Le Maréchal me demanda si je trouvais les troupes bien placées. Je me mis à rire de la question en lui disant : - Mais Monsieur le Maréchal, vous voulez dire que Petit-Jean en remontre à son curé ? - Vous vous trompez, mon ami*, me dit-il.* Vous avez une si complète connaissance du pays et vous êtes assez militaire pour que votre avis dans la circonstance ait du poids. *Je me permis de lui dire que la ligne entre Elsasshausen et le plateau de Morsbronn me semblait trop mince et que les débris de la division Douay pour toute réserve, c'était bien peu. Je vis la figure, si calme, du Maréchal devenir soucieuse... Il fit mettre une brigade qui venait d'arriver du Haut-Rhin* (la brigade Michel ?) *pour tasser la ligne. Mais des réserves, où en prendre ? Je voyais bien que c'était de Bitche qu'on enverrait ces réserves... Nous revînmes ensuite au château de M. de Durckheim. »*

« Il y eut alors une espèce de conseil des généraux et le Maréchal me demanda de lui faire savoir par tous les moyens en mon pouvoir ce qu'il y avait d'ennemis devant lui... Le général Ducrot venait d'arriver et de faire prendre position à ses troupes. Je n'eus que le temps de lui serrer la main ainsi qu'aux officiers, car le Maréchal venait de me dire qu'il sentait l'ennemi trop près pour retourner à Reichshoffen et qu'il coucherait à Frœschwiller. Il me fit partir avec M. Abzac (son aide de camp) *pour faire filer sur Frœschwiller pendant la nuit toutes les troupes qui arriveraient par chemin de fer ou autrement. Il nous pria de faire expédier des vivres. Enfin, je le quittai, inquiet de ce qu'il avait devant lui et m'annonçant que l'Empereur venait de mettre le général de Failly sous ses ordres ».*

A Reichshoffen, poursuit le comte, *« la nuit se passa à expédier des troupes d'hommes, je n'ose dire de soldats, des détachements de 200, 300 jusqu'à 600 hommes des réserves, conduits par des sous-officiers arrivant sans ordre, à peine armés, des quatre coins de la France et partant pour rejoindre de nuit les régiments auxquels ils appartenaient. Que purent faire ces hommes arrivant à la dernière heure et ne sachant même pas manier leur fusil, pour la plupart enlevés en quelques jours à leurs familles, jetés en wagon pendant 3 ou 4 jours, arrivant le ventre vide, sans savoir à quelle compagnie ils appartenaient... Les dépêches arrivaient toute la nuit. Puis de l'artillerie et des caissons sans chevaux, enfin de la cavalerie, une division de cuirassiers, qui avait débarqué dans la journée... »*[6]

Le Lt-colonel de Cugnac note de son côté que ce 5 août l'État-major de Mac-Mahon n'ignorait pas qu'après la prise de Wissembourg les Bavarois étaient montés au Pigeonnier, mais qu'il ne savait rien de la marche du XI^{e} corps prussien en direction de Soultz. Mac-Mahon avait néanmoins fait déployer son corps d'armée à l'ouest de Woerth en prévision d'une attaque débouchant de Soultz. A 22 h 50, il avait re-télégraphié à Napoléon III pour le prévenir qu'il a concentré ses troupes à Frœschwiller, étendant sa droite jusqu'à la forêt de Haguenau. *« Si l'ennemi ne dépasse pas Haguenau*, précisa-t-il alors, *je suis en bonne position. Mais s'il dépasse Haguenau, il me faudra couvrir La Petite-Pierre et Saverne.»*[23]

3. Fallait-il refuser la bataille ?

Mais à l'aube du 6 août, Mac-Mahon n'avait toujours pas de nouvelles de de Failly. Inquiet de son silence, il lui adresse un nouveau message, expédié à 5 h 14, message qui est remis à de Failly vers 7 h du matin[23].

C'est peu après l'expédition de ce télégramme, donc vers 5 h 30, que les généraux Ducrot et Raoult vont presser Mac-Mahon au château de Frœschwiller de refuser la bataille contre la III^{e} armée allemande, bataille qu'ils prévoyaient alors pour le lendemain

7 août. En d'autres termes, ils lui demandaient de retraiter sans tarder derrière les Vosges. Le comte de Leusse, qui venait d'arriver à cheval de Reichshoffen, fut alors prié par les deux généraux de se joindre à leur plaidoyer, puisque le Maréchal lui faisait confiance pour son excellente connaissance du pays et des meilleurs chemins qui permettraient cette retraite.

C'est à propos de cette conférence de la dernière chance que certains ouvrages ont commencé à parler du *« journal inédit »* du comte de Leusse, qui l'avait racontée. Journal que le comte avait rédigé à Lucerne courant 1871, puis déposé aux *Archives de la guerre*, aujourd'hui *Service historique de la Défense*, château de Vincennes.

Le premier de ces ouvrages est *« La vie militaire du général Ducrot d'après sa correspondance (1839-1871) »*. Il a été publié en deux tomes chez Plon et Nourrit à Paris en **1895** à l'initiative de ses enfants dans le but avant tout de défendre la conduite de leur père au siège de Sedan. Il résume cette conférence d'après ledit journal dans son tome 2, pages 362 et 363.

Le second ouvrage est la *Revue d'histoire rédigée à l'État-major de l'armée (Section historique)* de **juillet-décembre 1901**, n° 7, où un certain *« E. F. »* décortique l'enchaînement des événements de *« La Journée du 4 août 1870 »*. Dans ses annexes, pages 215 et 216, ce dernier reproduit le récit du comte de sa journée du 4 août, avant de citer dans le numéro suivant de **janvier-mars 1902** (p. 131-132), un très bref passage de son récit de sa journée du 6 août.

Deux ans après, donc en **1903**, un troisième auteur, le lieutenant-colonel de Cugnac, du 2e régiment de chasseurs d'Afrique, s'est à son tour penché sur le détail de ces journées des 4-6 août 1870. Plus rigoureux, il trouva bien trop succincte l'exploitation faite par la *Revue d'histoire* du journal inédit du comte. Voulant en savoir plus, il obtint alors du comte d'en dire davantage lors d'un entretien oral, dont le comte lui a ensuite confirmé la teneur par une lettre du **5 novembre 1903**, également déposée, selon le Lt-colonel de Cugnac, aux Archives de la guerre.

Mais le lieutenant-colonel de Cugnac tenait à connaître également les itinéraires de repli que le comte avait alors proposés à Mac-Mahon. Le comte les lui indiqua sur une carte avant de les lui confirmer par une autre lettre, datée du 5 février 1905. Le Lt-colonel de Cugnac a inséré ce double apport dans son ouvrage publié en 1911, mais en le comparant avec la version originale des *« Souvenirs »* du comte publiés en 1950 on s'aperçoit qu'il est moins détaillé, tout en s'en écartant sur bien des points.

Que dit la première version de 1871 ?

Pour bien saisir ce qui s'est dit et décidé ce matin du 6 août au château de Frœschwiller, il faut donc revenir à la version originale du journal du comte publiée en 1950, puis identifier les écarts de la version Cugnac.

« Le lendemain matin (6 août) *à 5 heures*, raconte le comte, *nous étions debout, d'Abzac et moi, et nous partions pour Frœschwiller. A mi-chemin, les premiers coups de canon se firent entendre. Nous pressâmes le pas. J'arrivai chez le Maréchal, que je trouvai en conférence avec le commandant de l'artillerie. Je lui dis que je n'aurai* (les) *renseignements* (qu'il avait demandés) *que plus tard, qu'on me les enverrait ici et qu'il les aurait aussitôt. Il était perplexe et demandait sans cesse si on avait des renseignements. Il me dit que depuis la veille il avait envoyé trois exprès au général de Failly et attendait* (toujours sa réponse).

« En sortant, je trouvai à la porte les généraux Ducrot et Raoult. Ils causaient ensemble vivement et disaient tous deux : - Il faut essayer encore une fois et obtenir un ordre. *Me voyant arriver vers eux, ils me dirent que le général Raoult, dont la division était le plus en avant, pensait avoir de grandes masses devant lui, que la position, bonne pour 50 000 hommes, était trop en l'air pour 33 ou 34 000 hommes, et qu'il fallait battre en retraite avant que le combat ne soit engagé. Le général Ducrot s'était rallié complètement à cet avis et recommandait la retraite sur Lemberg* (à 5 km au sud de Bitche, où il y avait une gare de la ligne Haguenau-Sarreguemines, et) *où l'on serait forcément renforcé par le général de Failly, d'où on pouvait défendre les défilés des Vosges et donner la main à l'armée de l'Empereur.* - Il n'y a que vous*, me dirent-ils,* qui puissiez enlever cette détermination. Vous avez bien étudié avec le Maréchal les lignes de retraite. Vous connaissez les montagnes. Il a confiance dans votre complète connaissance du pays au point de vue militaire. Il faut que vous fassiez un effort. Nous vous soutiendrons. *»*

« Nous nous promenions de long en large dans l'allée qui est à droite du château. Je refusai de prendre une pareille initiative, leur disant : - Je ne suis qu'un simple pékin connaissant le pays et rien de plus. Si vous, généraux, avez échoué, que voulez-vous que je fasse ? *Le général Ducrot insista vivement, me disant qu'il n'était plus temps de faire des façons, que les circonstances étaient graves et que c'était un devoir pour moi. Il en appela à notre amitié, à mon amour du pays et je me décidai enfin, et je rentrai chez le Maréchal, flanqué des deux divisionnaires.*

« J'exposai au Maréchal la situation comme je la concevais. La position était très étendue. Nous avions des forces considérables devant nous. Le point où nous

allions battre en retraite offrait le désavantage de découvrir Strasbourg, mais entre Bitche et Phalsbourg, dans les montagnes abruptes et grossis de de Failly, nous serions inexpugnables. Je montrai sur la carte les 2 ou 4 routes que j'avais indiquées la veille comme ligne de retraite et je terminai en m'excusant de ma hardiesse et en m'abritant derrière les généraux Raoult et Ducrot.

« Le Maréchal défendit son opinion, en disant qu'il ne croyait pas à une bataille, que c'était une démonstration destinée à masquer un mouvement et que rien ne l'étonnerait si l'ennemi, se dérobant sur la droite, allait vouloir se réunir à l'armée de la Moselle. Enfin, qu'il fallait attendre le général de Failly, qui devait être en route. Dans ce moment, le feu augmenta d'intensité, surtout vers Goersdorf. Des officiers vinrent rendre compte que cela prenait la tournure d'un vrai combat, qu'on voyait beaucoup de troupes vers Gunstett, etc...

« Enfin, après une longue discussion entre le Maréchal et les deux généraux, il se rangea à leur avis et décida que le général Raoult commencerait la retraite de suite et que je prendrai un escadron de lanciers campé à Reichshoffen pour indiquer aux troupes leur marche et éclairer leur retraite. »

Le comte fit alors valoir au Maréchal qu'il ne pouvait se permettre d'abandonner ses administrés, ceux-ci allant être pillés à la faveur de la retraite. *« Il me répondit que l'intérêt général devait tout primer et que je devais avant tout aller où l'armée avait besoin de moi.* - Vous allez rentrer à Reichshoffen, *me dit-il*, et expédier au général de Failly le commandant Moll, du génie, qui se charge de porter mes ordres. *Je pris congé du Maréchal et du général Colson. Je ne les ai plus revus depuis... Je dis au revoir à Voguë dans le vestibule ainsi qu'au prince Murat et je partis avec les généraux Ducrot et Raoult. Ce dernier me donna un ordre écrit pour le colonel Poissonnier* (qui commandait le 6e lanciers)*, disant de me laisser un escadron. Et il me dit, en serrant la main :* - Je suis heureux de cette détermination. Mieux vaux refuser une bataille et attendre 48 heures que l'on soit en force. *Je ne devais le revoir que blessé, puis mourant, puis mort sous mon toit.*

En traversant Frœschwiller, le comte perçut des tirs d'artillerie bien plus forts qu'une *« simple canonnade d'avant-postes. Je n'avais point encore entendu de boulets coniques et leur sifflement me frappa... La fusillade était vive dans le fond de la vallée... Le Maréchal me fit dire par un hussard, qui me rattrapa, de faire dégager coûte que coûte Reichshoffen par les convois et d'avoir soin que les ponts et routes fussent libres... A 9 h et demi, je rentrai à Reichshoffen. Je courus au bivouac des lanciers demander un escadron... Je revins faire déblayer les rues de Reichshoffen... A 10 h, le village était libre... »*[6]

Les écarts de la version Cugnac

A l'inverse, la version Cugnac donne 4 h 30 comme heure de départ de Reichshoffen. Bizarrement, elle escamote l'entretien préalable que le comte a eu avec Mac-Mahon avant d'être sollicité par les généraux Ducrot et Raoult. Elle dit au contraire que ceux-ci *« l'empoignèrent »* dès son arrivée au château de Frœschwiller, en soutenant de plus que de Failly ne voulait pas venir en renfort. Elle ajoute aussi qu'à son retour à Reichshoffen, Ducrot accompagna le comte jusqu'à son bivouac entre Frœschwiller et la forêt. *« A ce moment, le canon commençait et les premiers projectiles arrivaient sur le plateau.* - Dépêchons-nous, aurait alors dit Ducrot au comte de Leusse, quand le Maréchal va sentir la poudre, il ne voudra plus rétrograder.

La version Cugnac ajoute également que c'est *« à la grille »* de son château que le comte remit au colonel Poissonnier l'ordre de balisage des itinéraires de repli, mais sans préciser si celui-ci s'en est acquité. Et que vers 10 h, il reçut encore du Maréchal l'ordre de *« faire évacuer les convois qui encombraient Reichshoffen et les routes ».* Puis à midi, un dernier message *« de petits mots au crayon »* disant : *« Cela va mieux. Je viens de réoccuper Woerth. »* Mais d'ordre formel annulant le repli, aucun.

Le plan de retraite proposé par le comte prévoyait que la droite française se retire par Eberbach ou Morsbronn, vers Laubach, Mertzwiller, Uberach, Niedermodern, Pfaffenhoffen et Ettendorf. Une flanc-garde pouvait aussi appuyer plus à l'Est par Laubach, Mertzwiller, Neubourg, Huttendorf, Hochfelden, route qui était libre jusqu'à midi. Le centre devait se retirer d'Elsasshausen ou Frœschwiller par Reichshoffen, Gundershoffen, Gumbrechtshoffen, Uhrwiller, Obermodern et Bouxwiller. La gauche ou fraction nord, enfin, se serait repliée de Nehwiller par Jaegerthal sur Niederbronn, Oberbronn, Zinswiller, Rothbach, Ingwiller... Ces itinéraires, souligne de Cugnac, empruntaient tous, en partie, des chemins ruraux. *« Ils étaient tous utilisables. »* Ils n'ont bien entendu pas été suivis à la lettre le soir du 6 août.

Mac-Mahon, ajoute encore de Cugnac, ne parle pas de ce projet de retraite dans ses notes de Wiesbaden, ni dans ses propres *« Souvenirs »*, ni non plus le journal de marche du 1er corps.[23]

Les écarts entre le texte original du journal du comte et la version Cugnac pourraient vouloir dire qu'en 1901-1903 le comte n'était plus en possession de son journal et qu'il s'était alors forcé à un gros effort de mémoire, qui lui a fait revenir d'autres souvenirs. Pour pouvoir publier les *« Souvenirs »* en 1950, 80 ans après les faits, son petit-fils Paul dut-il alors recopier le journal du comte aux Archives de la guerre ? Impossible ! En

1906, Guy de Leusse, l'un des fils du comte (âgé de 12 ans en 1870), écrit qu'il possédait toujours *« le journal* (que son père) *écrivait chaque ce soir à ce moment-là ».*[30]

La BNF et la bibliothèque du SHD conservent chacune un exemplaire des *« Souvenirs »*, mais pas la BNU de Strasbourg, autre mystère. La BNF, par contre, permet leur téléchargement payant. Avis aux amateurs !

Qu'en disent les autres historiographes de la bataille

Le lt-colonel d'artillerie ***Ernest Picard***, chef de la section historique de l'État-major de l'armée, a évoqué assez longuement (sur 3 pages) en 1907, dans son *« 1870, la perte de l'Alsace »*, la conférence Mac-Mahon-Ducrot-Raoult-de Leusse du petit matin 6 août au château de Frœschwiller, en se référant exclusivement au *« journal inédit »* du comte de Leusse. Mais il s'en écarte en affirmant en toute logique que Mac-Mahon a renoncé au projet de retraite dès le début de canonnade entendu vers 7 h du matin, jugeant qu'il était alors *« trop tard »* pour le mettre à exécution et qu'il fallait accepter la lutte[31].

Pas étonnant alors qu'en 1910 l'historiographe belge ***Léon van Heck*** reprenne la même thèse quand il situe l'abandon du projet de retraite dès la perception des premiers tirs d'artillerie : *« Mais tout à coup on entendit au loin le crépitement de la fusillade, les gros coups sourds du canon. Il était trop tard. Les chassepots et les fusils à aiguille étaient partis tout seuls. Il fallait se battre. Le sort était jeté. »*[32]

En 1910, le publiciste ***André Hallays***, qui depuis 1903 tenait dans le *Journal des débats* une chronique régulière sur l'Alsace perdue, commet, à propos de cette conférence du petit matin du 6 août, une autre erreur : il se mélange avec la journée du 5 quand il affirme que le comte de Leusse obtint, en sortant du château de Frœschwiller, *« la permission d'accompagner l'état-major et* (de) *demeur*(er) *durant toute la journée aux côtés de Mac Mahon. »* Il se trompe également quand il prétend que le comte n'est rentré *« en hâte à Reichshoffen* (que) *quand commença la déroute ».*[27]

En 1970, ***Paul Stroh*** reprend lui aussi la thèse suivant laquelle le début de la canonnade entendue vers 7 heures du matin a fait annuler les ordres de repli. *« Vous voyez*, aurait alors dit Mac-Mahon, *il ne peut être question de retraite, alors que l'attaque sur Woerth n'était qu'une reconnaissance. »*[33]

Même ***le pasteur Klein de Frœschwiller*** avait eu vent du projet de retraite esquissé le matin du 6 août par les chefs du 1er corps d'armée, mais il n'eut pas les moyens de le vérifier : *« Es ist nachgehends behauptet worden, der Marschall Mac Mahon habe durchaus nicht die Absicht gehabt, hier in Fröschweiler eine Schlacht zu liefern, sei aber durch einen bestimmten Befehl des Kaisers Napoleon dazu gezwungen worden. Wir können das nicht näher untersuchen. »*[16]

Mais le plus surprenant sur cette controverse est ***Alfred Duquet***, auteur d'une histoire de la guerre de 1870 en 11 volumes. En 1879, il avait commencé par publier *« Frœschwiller, Châlons, Sedan »*, dont il ne tarda pas à reconnaître les lacunes. Il entreprit donc d'approfondir séparément l'étude des principaux théâtres de cette guerre. En 1909, parut ainsi son *« Frœschwiller, 1er juin - 6 août 1870 »*, où, de plus, il avait tenu à déterminer enfin avec certitude, à partir des messages qu'ils s'étaient alors échangés, si Mac-Mahon avait bien raison d'accuser de Failly d'être responsable de la défaite de Frœschwiller en ne s'étant pas porté à son secours à temps, depuis Bitche, comme il n'avait cessé de le lui réclamer.

Duquet est ainsi allé trouver de Failly chez lui, rue Matignon à Paris, mais celui le reçut on ne peut plus froidement, tout en laissant comprendre qu'il détenait un secret qu'il ne voulait pas révéler. Un commandant d'infanterie conseilla alors à Duquet de passer par l'épouse du général. Il alla la voir, après que celui-ci fut sorti. Celle-ci lui dit alors qu'il était effectivement temps, pour l'honneur de leurs enfants, de faire éclater la vérité. Quand le général rentra, elle sut le convaincre de parler. De Failly sortit alors de ses tiroirs une lettre de 4 pages, que Duquet put recopier. Par cette missive, reçue le 5 à 11 heures du soir, Mac-Mahon avait prié de Failly de rejoindre à Frœschwiller *« aussitôt que possible »*. De Failly lui répondit que seule une de ses divisions pouvait le rejoindre rapidement et qu'elle partirait le 6 à l'aube, les autres ne pouvant le rallier qu'au fur et à mesure de leur arrivée à Bitche[34]. Aussi Duquet disculpe-t-il de Failly.

Sur cette querelle de généraux, le comte de Leusse a cependant exposé dans ses *« Souvenirs »* sa propre théorie. Il dit qu'une division était bien partie de Bitche le matin du 6 et était arrivée à Philippsbourg vers 9 heures, où elle entendit le canon de la bataille de Woerth. Qu'elle ne voulut pas monter alors dans un train pour rallier Niederbronn, où elle n'arriva par conséquent que vers midi. Mais là, au lieu de marcher sur Nehwiller, où elle aurait pu *« tout rétablir »*, elle gagna Oberbronn *« au désespoir et à la honte des habitants du pays »*[6]. Mais sans doute était-il trop tard, dès 13 heures, pour espérer changer l'issue de la bataille.

(à suivre)

Notes

(1) Paul Stroh : *« La bataille de Frœschwiller, 6 août 1870 »*, in *« Wissembourg, Frœschwiller, 1870 »*, Wissembourg, 1970, p. 48.

(2) *Journal officiel de l'Empire français*, mercredi 16 février 1870.

(3) *Le Constitutionnel*, mardi 12 juillet 1870.

(4) Eric Anceau : *« Dictionnaire des députés du Second Empire »*, 1999, Presses universitaires de Rennes, 1999, p. 399.

(5) *Le Constitutionnel*, mercredi 13 juillet 1870.

(6) Comte Paul de Leusse : *« Souvenirs. Sébastopol - Reichshoffen. Annotés par son petit-fils le comte Paul de Leusse,* Nogent-le-Rotrou, 1950, 220 p.

(7) *« Une reconnaissance d'officiers sur Niederbronn, 24 et 25 juillet 1870. Le combat de Schirlenhof »*, Berger-Levrault, 1904, p. 12.

(8) Edgar Hepp : *« Wissembourg au début de l'invasion. Récit d'un sous-préfet »*, Berger-Levrault, 1887.

(9) Y. K. : *« Wissembourg, Frœschwiller, Châlons, Sedan, Châtillon, La Malmaison »*, Paris, 1896, 169 p.

(10) Également cité par le Général Ducrot : *« Wissembourg. Réponse du général Ducrot à l'État-major allemand »*, Dentu Édit., 1873, 2e édition, p. 7-8.

(11) *Le Journal des Débats*, samedi 23 juillet 1870.

(12) *Le Figaro*, samedi 23 juillet 1870.

(13) *Le Gaulois*, lundi 25 juillet 1870.

(14) Gustave Fischbach : *« Album du siège et du bombardement de Strasbourg »*, Strasbourg, novembre 1870, p. 16-17.

(15) Ronald Zins : *« Wissembourg 4 août 1870. L'Alsace violée »*, Historic'One Editions, 2010, p. 10.

(16) Gustave Fischbach : *« Album du siège et du bombardement de Strasbourg »*, Strasbourg, novembre 1870, p. 16-17.

(16) Karl Klein, ehem. Pfr zu Fröschweiler im Elsass : *"Fröschweiler Chronik. Krieg und Friedensbilder aus dem Jahr 1870"*, Oskar Beck, München, 1895, p. 110.

(17) *Guide du touriste sur le champ de bataille de Frœschwiller*, par Touchemoulin Alfred, Strasbourg, 1871, p. 12.

(18) Alfred Duquet : *« Frœschwiller, Châlons, Sedan »*, Charpentier Édit., Paris, 1880, p. 15-16.

(19) Ellenbach.

(20) Adhémar de Chalus : *« Wissembourg, Frœschwiller, retraite sur Châlons »*, Marion, Morel de Cie, Besançon, 1882, p. 25.

(21) Adeloch.

(22) *Der Eichbaam, le journal de Lembach*, septembre 1978.

(23) Lt-colonel de Cugnac : *« Les prodromes de Frœschwiller ou 40 heures de stratégie de Mac-Mahon »*, Libr. militaire Berger-Levrault, 2e édition, 1911.

(24) Cdt Rousset, de l'École supérieure de guerre : *« Histoire populaire de la guerre de 1870-71 »*, La Librairie illustrée, Paris, t. 1, p. 135-136.

(25) Général Ambert : *« Gaulois et Germains, récits militaires. L'invasion »*, Bloud et Barral, Paris, 1883.

(26) Rapport du général L'Hériller sur le rôle de la 3e division, le 6 août, archives de la guerre, cité par Ernest Picard : *« 1870. La perte de l'Alsace »*, p. 230-231.

(27) André Hallays : *« En flânant à travers l'Alsace »*, Libr. académique Perrin, 1910, p. 245-247.

(28) *Le Journal des débats*, vendredi 21 octobre 1910.

(29) Frédéric III, empereur d'Allemagne : *« Journal de guerre, 1870-1871 »*, Payot, Paris, 1929, 416 p.

(30) Guy de Leusse : *« Épisode d'un drapeau français sauvé en 1870 »*, Renouard, Paris, 1906, 24 p.

(31) *Ernest Picard, chef d'escadron d'artillerie breveté : « 1870, la perte de l'Alsace »*, Plon, 1907, p. 245-248.

(32) Léon van Neck : *« 1870-1871 illustré »*, Édit. Dorbon aîné, Paris, 1910, p. 91.

(33) Paul Stroh, *Op. cit.*, p. 66.

(34) Alfred Duquet : *« Frœschwiller, 1er juin - 6 août. Guerre de 1870-1871 »*, Bibl. Charpentier, Paris, 1909, p. 195-216, chapitre : *« Le rôle du général de Failly »*.

Épisode d'un drapeau français sauvé en 1870

par Guy de Leusse 1858 – 1940

Introduction par Jean Frédéric de Leusse

Guy de Leusse, qui nous rapporte "l'Épisode d'un drapeau français", est l'aîné des enfants de Louis Paul de Leusse, député maire de Reichshoffen en 1870, et de Marie Madeleine de Bussières. Sa famille, notre famille, s'est installée à Reichshoffen au début de la Restauration, en 1816, quand Athanase de Bussières a acquis la terre et le majorat de Reichshoffen, transmis à son fils ainé Théodore, vicomte de Bussières.

Guy est né en 1858 et a douze ans au moment où la guerre éclate le 19 juillet 1870. Il est, avec son frère Charles, dans un collège à Metz. Son père siège à l'Assemblée nationale et interpellera lors du débat du 15 juillet 1870 le maréchal Lebœuf, en tant que représentant de la circonscription "la plus menacée de France" du fait de sa situation aux portes de l'Allemagne. Avant le début des hostilités, Louis Paul fera partir sa femme et ses enfants à Montboissier, près de Chartres, propriété de son père Timoléon. Il sera acteur de la bataille dite de Reichshoffen, accueillant au château l'état-major du maréchal de Mac Mahon, puis les guidant, à travers le *Grosser-Wald*, vers Frœschwiller et Woerth. Le soir de la défaite, il échappera in extremis à la mort, des soldats prussiens voulant le fusiller en représailles des derniers combats.

Guy n'est pas témoin du récit qu'il nous fait, mais il en a connu la plupart des acteurs, et il nous fait revivre les jours sombres qui ont suivi la bataille, les villages détruits, les fosses communes, les blessés amputés, la grande misère des populations. Dans ces heures dramatiques, le sauvetage d'un drapeau français est un signe d'espoir, héroïsme après la défaite, patriotisme après l'invasion. Écrit alors que l'Alsace est annexée à l'Allemagne, il augure du retour vers la patrie.

Guy va épouser Marie Moreau, fille d'un agent de change, et vivra le reste de sa vie dans son superbe château d'Anet, demeure de Diane de Poitiers. Il y décède en août 1940, dans une France à nouveau envahie. Son arrière-petit-fils Jean de Yturbe est aujourd'hui le propriétaire d'Anet, ou Guy est enterré.

Le plus jeune frère de Guy, Jean, né en 1877, reviendra à Reichshoffen en 1918, pour en devenir maire, député, puis sénateur. C'était mon arrière-grand-père.

Comme pour beaucoup de familles de notre région, les évènements dramatiques de 1870 sont encore très présents dans nos mémoires, tant ils ont bouleversé les vies de nos aïeux. Puisse ce récit contribuer à leur souvenir.

Reichshoffen, février 2021

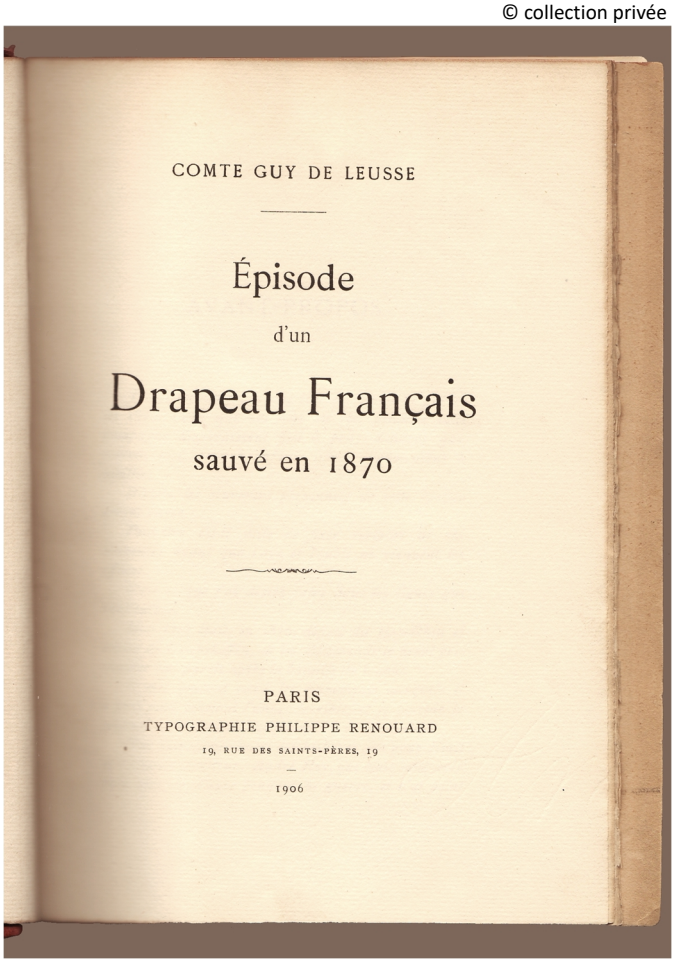


En 1936 Guy de Leusse a rédigé ses mémoires dans lesquelles il a inclus le récit du drapeau écrit en 1906

© collection privée, photos EP

AVANT-PROPOS

© collection privée



COMTE GUY DE LEUSSE

Épisode

d'un

Drapeau Français

sauvé en 1870

PARIS

TYPOGRAPHIE PHILIPPE RENOUARD

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1906

Trente-six années se sont écoulées depuis la guerre de 1870. Ceux qui ont joué un rôle pendant cette campagne disparaissent peu à peu : d'autres qui, comme moi, étaient enfants alors, commencent à vieillir.

Bientôt les souvenirs personnels de cette époque seront rares.

Peut-être est-il utile de fixer certains de ces souvenirs avant que l'âge et l'oubli ne viennent les effacer.

C'est ce que j'ai désiré faire dans les lignes qui vont suivre.

Mon père était, en 1870, *député du Bas-Rhin et maire de Reichshoffen, où les Allemands le firent prisonnier sur parole après la bataille du 6 août.*

Il m'a souvent conté les événements auxquels il a pris part pendant l'année terrible, et possède le journal qu'il écrivait chaque soir à ce moment-là.

J'ai souvenance aussi des histoires que nous disait notre vieux serviteur, André Rey, qui était resté avec mon père en Alsace pendant la guerre, et n'ai point oublié tous les récits que nous firent les habitants du pays lorsqu'en 1871 nous rentrâmes chez nous.

Je pense bien faire en écrivant, à l'aide de tous ces souvenirs, une histoire souvent racontée, mais toujours dénaturée : celle du drapeau du 36e régiment d'infanterie français.

J'ai eu recours, pour vérifier mes dires, à toutes les personnes qui, s'étant trouvées à Reichshoffen en 1870, étaient de ce fait en mesure de me renseigner.

Je me suis adressé au commandant, en retraite, Paquin, brillant lieutenant du 2e turcos au début de la campagne.

Ceux qui ont lu le récit des batailles de Wissembourg et de Reichshoffen savent ce que le 2e régiment de turcos a su faire et a dû souffrir pendant ces deux sanglantes journées et quels vrais héros il renfermait.

J'ai eu recours à l'obligeance du frère Jérôme, directeur de l'école des garçons de Reichshoffen au moment de la guerre, et à son auxiliaire d'alors, le frère Ferdinand, devenu directeur à son tour, poste qu'il occupe encore aujourd'hui.

J'ai écrit à la sœur Cécile, ancienne directrice de l'école des filles.

J'ai frappé à toutes les portes et partout j'ai reçu bon accueil. Chacun a bien voulu scruter sa mémoire, chercher dans ses vieux papiers et m'aider. A tous j'adresse mes plus sincères remerciements.

Anet (Eure-et-Loir). Octobre 1906.

I

Le 8 août 1870, surlendemain de la bataille de Reichshoffen, le frère Simon, directeur de l'école des garçons de Mertzwiller, village situé à deux lieues de Reichshoffen, ayant formé un petit convoi composé de trois voitures, se mit à sa tête et se dirigea vers le champ de bataille du 6 août.

Le but de ce voyage était de porter secours aux blessés qui pouvaient encore se trouver abandonnés sur le champ de bataille, et aussi de ramener, sur Mertzwiller, d'autres blessés transportables et trop à l'étroit dans les villages de Reichshoffen, Frœschwiller et Woerth qui étaient bondés.

Le frère Simon prit avec lui un petit sac dans lequel il mit de quoi donner à boire et à manger aux blessés qu'il devait rencontrer.

1.a voiture, dans laquelle se trouvait le frère, était conduite par un habitant de Mertzwiller du nom de Michel Strebler. Ce malheureux, comme on le verra plus loin, quittait son village et les siens pour toujours ! Une autre voiture était menée par un nommé Raedlé qui vit encore.

En plus des conducteurs, chaque voiture était accompagnée de deux ou trois hommes.

La petite colonne se mit en route vers midi et vint directement à Reichshoffen où elle ne fit qu'une courte halte.

Après avoir traversé le *Grosser-Wald*, à la lisière duquel tant des nôtres étaient tombés l'avant-veille, le frère Simon et sa suite arrivèrent à l'entrée de Frœschwiller.

Les voitures arrêtèrent et chacun descendit pour pénétrer dans les maisons et voir de quelle utilité il pouvait être.

Lorsqu'on vient de Reichshoffen et qu'on entre dans Frœschwiller, on laisse à sa gauche une route qui mène à Nehwiller ; immédiatement après cette route se trouvent plusieurs maisons de pauvre apparence, à la 3e ou 4e de ces maisons se trouve appuyée une petite grange.

Les gens de la suite du frère Simon entrèrent dans les premières maisons ; le frère, toujours porteur de son sac, se dirigea vers la grange. Elle était pleine de blessés français, couchés sur de la paille et du foin, n'ayant personne, à ce moment-là du moins, pour les soigner.

Parmi les blessés et près de l'entrée de la grange, se trouvait couché un soldat du 36e de ligne qui devait être grièvement atteint ; car tout mouvement lui était impossible.

Il vit entrer le frère et, le prenant pour un prêtre, il l'appela en disant : « *Monsieur le Curé !* »

Le frère s'approcha de lui ; lorsque les deux hommes furent tout près l'un de l'autre, le soldat demanda très bas au frère : « *Y a-t-il des Prussiens ici ?* »

Le frère Simon regarda autour de lui. Sauf les malheureux qui étaient là étendus, pas une silhouette étrangère n'était visible.

- *Nous sommes entre nous,* dit le frère au blessé, *qu'y a-t-il ?*
- *Je suis couché sur le drapeau de mon régiment,* dit le soldat, *prenez-le et tâchez que les Prussiens ne l'aient pas.*

Le frère Simon, très ému de cette confidence, prit avec précaution le drapeau, sans hampe, sans aigle et sans cravate, sur lequel se mourait le soldat et, ayant à la hâte vidé son sac des victuailles qu'il renfermait, il mit le drapeau roulé à la place.

Qu'est devenu ce soldat du 36e de ligne qui, le 6 août 1870, a sauvé le drapeau de son régiment : ... Le frère Simon est retourné plus tard à Frœschwiller pour le revoir ; mais le petit soldat n'était plus là ! Ses camarades racontèrent que celui des leurs, qui avait occupé dans la grange la place que leur indiquait le frère, était mort depuis longtemps !

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour retrouver son nom. Peine perdue ! Ce héros restera inconnu.

Il a dû être inhumé dans une des immenses tombes creusées à ce moment, et ses restes sont maintenant, je pense, dans l'ossuaire élevé par le « Souvenir Français » entre Woerth et Frœschwiller.

J'aurais voulu faire connaitre son nom, le savoir affiché dans la salle d'honneur de son régiment et dans la mairie de son village, pour que tous les siens soient fiers de lui.

La grandeur de son acte est doublée par la simplicité avec laquelle il a su le faire.

Les théories antireligieuses et antipatriotiques qui ont cours maintenant nous laisseront-elles encore, dans la guerre future, des soldats qui sauront agir et mourir comme celui-là ?

Le frère Simon et sa suite firent plusieurs haltes dans Frœschwiller et chargèrent, dans leurs voitures,

des blessés transportables. Ils traversèrent le village et descendirent la côte qui mène à Woerth.

En descendant cette côte, les trois voitures croisèrent plusieurs colonnes de l'armée allemande qui marchaient vers Reichshoffen. Le chef d'aucune de ces colonnes n'eut l'idée de les arrêter.

Il en fut autrement à l'entrée de Woerth.

Au moment où le frère Simon et ses compagnons, avec leurs voitures chargées de blessés, allaient s'engager dans Woerth, ils arrivèrent à la hauteur d'une tête de colonne d'infanterie qui faisait halte.

Le commandant de cette colonne demanda au frère Simon s'il avait l'autorisation d'emmener ainsi des blessés français qui étaient, non seulement des blessés, mais aussi des prisonniers de guerre.

Le frère avant répondu qu'il ignorait que cette autorisation lui fût nécessaire, l'officier fit descendre tous les blessés qui durent rester à Woerth. Seuls ceux qui se trouvaient dans la voiture conduite par Michel Strebler furent dirigés, avec leur conducteur, sur Soultz-sous-Forêts.

Le pauvre Strebler voulut, le soir, retraiter sur Mertzwiller, mais l'intendance allemande réquisitionna sa voiture, ses chevaux et sa personne, et le tout fut emmené à la suite de l'armée !

Un mois plus tard Strebler se trouvait devant Metz. Un jour, menant ses chevaux boire dans la Moselle, il fut entraîné par le courant et personne ne l'a jamais revu !

Les deux autres voitures, plus heureuses, purent, avec le frère Simon, regagner Mertzwiller le soir même ; mais ayant jugé de l'encombrement des routes qui menaient vers Reichshoffen, elles évitèrent ce village et rentrèrent par Morsbronn et Forstheim.

De retour à Mertzwiller, le frère Simon prit le drapeau du 36^{e} et le cacha dans son école où il fit un court séjour.

Comme on verra plus loin, il fut transporté aux ambulances de Reichshoffen qui se partagèrent entre elles l'honneur de sa garde.

II

Le frère Jérôme, supérieur de l'école des garçons de Reichshoffen, avait, sur la demande de mon père, maire de ce village, organisé dès le matin du 6 août une ambulance dans son école ; la sœur Cécile, directrice de l'école des filles, en avait fait autant dans ses locaux ; enfin mon père avait agi de même au château où, pour indiquer la destination qu'il donnait à son habitation, il avait fait accrocher, en guise de drapeaux blancs, un grand drap de lit à chaque paratonnerre.

Ces trois ambulances furent prêtes à fonctionner dès 8 heures du matin, et vers midi elles étaient toutes trois complètement pleines.

Au château on mit d'abord un blessé par lit, puis on prit à chaque lit un matelas pour caser par terre un deuxième blessé, enfin on mit de la paille dans les corridors où les blessés furent couchés en longues rangées et, toutes ces places étant prises, il fallut, vers une heure de l'après-midi, mettre de la paille sur les marches du grand escalier et coucher les blessés, à raison de un par marche, en laissant, le long de la rampe, un étroit passage pour le service.

Au 1er étage du château, dans un hall, se trouvait un billard qui fut transformé en table d'opérations.

A 4 heures du soir, il y avait environ 250 blessés dans le château dans lei nuit du 6 au 7, il y eut plus de 50 décès dans cette seule ambulance.

Les premiers cavaliers de l'armée allemande qui arrivèrent à Reichshoffen le 6 août entrèrent par l'avenue du château ; il était environ 3 heures 1/2 de l'après-midi.

Le général Ducrot et son état-major étaient encore dans la cour du château à causer avec mon père, les dernières troupes françaises se retiraient sur Niederbronn et Bitche.

Le général n'eut que le temps de sauter à cheval et de partir au galop par un chemin de traverse qu'on lui indiqua ; mais lui et son escorte furent aperçus par un groupe d'artillerie qui venait de se mettre en batterie sur le coteau qui domine le château.

Les pièces ouvrirent le feu sur eux au moment où ils arrivaient à la lisière de la forêt dite le « *Sandholtz* » ; un homme de l'escorte fut tué.

Les cavaliers allemands qui étaient arrivés par l'avenue voyant le général disparaître derrière le château crurent qu'il s'était caché dans l'habitation qui fut immédiatement cernée.

Des factionnaires furent places tout autour avec ordre de tirer sur tous ceux qui tenteraient de sortir, et

cette consigne fut maintenue toute la nuit, si bien que, même pour le service des blessés, on ne put chercher aucune aide à l'extérieur.

Les membres coupés sur le billard devenant trop nombreux, on dut les jeter par les fenêtres. C'est ainsi que fut perdu le bras amputé du colonel de Gramont. Une bague était restée à un des doigts, le colonel promit une grosse récompense à celui qui lui rapporterait son bras ; mais il fut impossible de le chercher car les membres, ramassés dès le lendemain, furent déposés avec les morts dans d'immenses tombes où les corps étaient placés par rangées superposées, séparées entre elles par une couche de chaux.

III

Parmi les blessés soignés à l'ambulance de l'école des frères se trouvait M. Maillet, lieutenant au 2e zouaves. Cet officier avait reçu un éclat d'obus qui s'était logé dans la nuque d'où les chirurgiens n'osèrent l'extraire.

Pendant plusieurs semaines M. Maillet conserva ainsi le projectile, moitié enfoncé dans la tête moitié visible à l'extérieur. Un beau jour, sans opération, l'éclat tomba de lui-même.

Vers le 10 août, M. Maillet, dont l'état s'était rapidement amélioré malgré le morceau de fer qu'il avait encore dans la tête, partit avec le frère Jérôme pour faire une promenade.

Les deux hommes se rendirent en voiture à Mertzwiller où le frère Jérôme fit une visite à son collègue le frère Simon.

Ce dernier mit le frère Jérôme au courant de l'histoire du drapeau et lui fit remarquer que cet, emblème serait plus en sûreté dans une ambulance de Reichshoffen que dans l'école de Mertzwiller où cantonnaient continuellement des troupes de passage.

On consulta le lieutenant Maillet et il fut décidé que ce dernier allait, séance tenante, rouler le drapeau en ceinture autour de ses reins pour le rapporter ensuite à Reichshoffen, où il serait caché dans l'ambulance de l'école des frères.

Le drapeau fit dans cette ambulance un très court séjour. Beaucoup des blessés qui s'y trouvaient étaient en état d'être évacués, leur départ pouvait être ordonné d'un moment à l'autre.

Le frère Jérôme et le lieutenant Maillet décidèrent que le drapeau serait transporté à l'ambulance des sœurs située juste en face de celle des frères.

Mais, avant de laisser partir le drapeau de leur école, un des frères, le frère Ferdinand, découpa un morceau de l'étoffe qu'il conserva comme souvenir.

Dans l'ambulance des sœurs se trouvait le lieutenant Paquin du 2e turcos. Cet officier, blessé très grièvement, était obligé de garder le lit et son état ne permettait pas de prévoir, pour lui, un départ prochain.

Vers le 12 août, le lieutenant Maillet, ayant à nouveau mis le drapeau en guise de ceinture, traversa la grande rue du village et vint le déposer entre les mains de la sœur Cécile qui le glissa aussitôt entre les deux matelas du lit de M. Paquin[1].

Le lieutenant Paquin eut la garde du drapeau jusqu'au 16 août, époque à laquelle on put lui faire son lit pour la première fois.

Il parut alors dangereux de laisser le drapeau dans ce lit qui pouvait être fait à un moment où des médecins et des infirmiers allemands seraient dans la pièce, et le lieutenant Paquin fit demander à mon père s'il consentirait prendre au château la garde du drapeau.

Mon père avant répondu affirmativement, vers le 20 août le turco Kaddour Oh Moktar[2], ordonnance du lieutenant Paquin, avant roulé le drapeau dans sa ceinture de turco, le porta au château où mon père le mit d'abord dans une cachette dans sa chambre, puis entre les deux matelas de son lit.

Le drapeau était à peine au château depuis 15 jours que des rumeurs fâcheuses circulèrent dans le village.

Un de nos serviteurs, disait la voix publique, avait été vu, à plusieurs reprises, avec les officiers allemands cantonnés à Reichshoffen. Ce serviteur était accusé d'avoir divulgué à nos ennemis la présence d'un drapeau français caché au château.

---

[1] Le frère Simon, qui reçut le drapeau dans la grange de Frœschwiller, est mort à Matzenheim (Alsace) en juillet 1893. Le lieutenant Maillet, qui transporta le drapeau de Mertzwiller Reichshoffen, fut emmené en captivité à Ulm. Il est mort plus tard à Tlemcen.

[2] Le turco Kaddour Oh Moktar vit encore (1906), il habite Franchetti, dan la province d'Oran.

L'homme en question était un cocher, très brave garçon, un peu bavard il est vrai, magnifique gaillard qui avait servi dans la garde impériale et terminé sa carrière militaire comme cent-gardes.

Jamais personne dans la maison n'aurait eu sur lui semblable soupçon, et du reste mon père ne crut aucunement à ces bruits malveillants. Mais ces bruits, hélas ! produisirent leur effet, et un beau matin, dans les derniers jours d'août, sans avoir crié gare, les Allemands se présentèrent au château déclarant qu'on devait leur livrer immédiatement le drapeau français qui s'y trouvait caché.

Nous avions à cette époque, comme maître d'hôtel, un de ces vieux serviteurs comme on en voit bien peu maintenant.

Entré tout jeune chez mes grands-parents, avait vieilli chez nous et était l'ami plus que le serviteur de la maison. Il avait la confiance entière de mon père et de tous les miens.

Ne parlant jamais, toujours calme et maître de lui, faisant son service sans qu'on s'aperçoive de sa présence, tel était notre vieil André Rey, que ma famille a eu le malheur de perdre très peu d'années après la guerre.

Le 6 août, pendant la bataille, il avait montré un sang-froid et un courage admirables.

C'est lui qui avait reçu, avec mon père, le drapeau des mains du turco de M. Paquin et c'est lui qui, chaque matin, en faisant le lit de son maître, le replaçait, avec soin, entre les deux matelas.

L'officier allemand qui venait réclamer le drapeau fut reçu par André Rey qui déclara ne pas savoir ce que « Monsieur l'officier » voulait dire : niais s'il voulait bien attendre un instant, lui André, allait chercher « Monsieur le comte ».

Mon père descendit et fit l'étonner lorsque l'officier parla d'un drapeau caché dans le château.

Devant cette attitude, et après plusieurs menaces, l'officier déclara que le château était cerné et qu'il allait ordonner une visite domiciliaire.

Pendant une partie de la journée, procédant méthodiquement, chambre par chambre, mur par mur, les soldats allemands, dirigés par l'officier, cherchèrent le drapeau.

Heureusement le lit de mon père ne fut pas défait. Le soir venu, pour ne pas avoir l'air de s'en aller bredouille, les visiteurs emportèrent quantité d'armes, chassepots, sabres, etc., qui provenaient des blessés soignés au château.

Cette visite domiciliaire, les circonstances et les racontars qui l'avaient fait naître, jetèrent un grand malaise dans tout le personnel du château.

On se savait trahi et des soupçons planaient sur quelqu'un !

Vers le 5 ou 6 septembre, sachant ma mère et ses six enfants à Montboissier en Eure-et-Loir, recevant de très mauvaises nouvelles de l'état politique de la France, mon père résolut de mettre les siens à l'abri de l'invasion et de la révolution. Comme il était, à Reichshoffen, prisonnier sur parole, il demanda au gouverneur du pays, le comte de Bismarck-Bohlen, une permission et un sauf-conduit pour se rendre en France y chercher sa famille et la mener en Suisse.

Le comte de Bismarck-Bohlen donna l'autorisation après avoir exigé le double engagement d'honneur suivant :

Pour toute la durée de la guerre mon père s'engageait à ne pas porter les armes contre l'Allemagne et, aussitôt sa famille retrouvée, il devait sortir de France.

Mon père s'absentant, sa chambre pouvait être occupée par d'autres que par lui ; car les passages de troupes étaient fréquents. Le drapeau devait donc quitter sa cachette dans le lit pour chercher ailleurs un abri plus sûr.

Cette fois, pour éviter la moindre indiscrétion, on eut toutes les précautions possibles.

Mon père et André prirent le drapeau qui fut plié et mis dans une boîte en fer-blanc destinée d'habitude à conserver des fourrures en été.

En pleine nuit, André, sans aide ni complice, descendit dans les caves du château, souleva une dalle, fit un trou dans la terre et déposa au fond la boite en fer-blanc ; puis remit tout en place.

Le lendemain, mon père quittait Reichshoffen.

Malgré toutes ces précautions, deux mois à peine après la mise en place du drapeau dans sa cachette souterraine, des bruits circulaient à nouveau dans le village

Le drapeau, disait-on, était dans les caves du château, les Allemands en étaient avertis et, cette fois encore, le cocher était accusé, par la voix publique, d'être l'auteur de cette nouvelle trahison.

Le résultat de ces bruits ne se fit pas attendre et un beau jour de novembre une nouvelle visite domiciliaire fut ordonnée.

Le château cerné, des soldats allemands entrèrent, visitant tous les recoins. Des menaces furent faites au brave André qui, toujours calme, déclara ne pas comprendre ce que « Messieurs les officiers » voulaient dire.

Cette fois la visite au château fut terminée rapidement et toute l'attention des chercheurs bien renseignés se porta sur les caves.

Les caves du château de Reichshoffen sont très grandes, elles constituent un véritable bâtiment soutenant le château proprement dit. Le sol en est dallé avec de grandes pierres en grès des Vosges.

L'officier chargé de la visite fit d'abord résonner chaque dalle à l'aide de coups frappés avec une pince en fer.

Toutes les dalles qui rendaient un son tant soit peu suspect furent marquées d'une grande croix à la craie, et ce n'est pas sans un vif serrement de cœur que le brave André vit la dalle, sous laquelle se trouvait le drapeau, recevoir la marque fatale.

Ce premier travail terminé, des hommes commencèrent à soulever, dalle par dalle, toutes celles qui étaient marquées, et aussitôt une dalle enlevée on sondait la terre qu'elle avait recouverte.

Celui qui écrit ces lignes se souvient encore du récit, que le vieil André lui fit bien souvent, de cette journée pendant laquelle ce brave homme ne laissa, à aucun moment, voir son trouble, ni deviner ses craintes ; pas un instant il ne perdit son sang-froid et c'est certainement à lui qu'est due l'heureuse issue de cette deuxième visite.

Comme je l'ai dit plus haut, les caves du château sont très grandes, et heureusement le nombre des dalles marquées à la craie fut considérable.

La matinée avait été en partie perdue à visiter le château. Cette visite terminée, les Allemands avaient sondé les dalles et ce n'est qu'après le déjeuner que le soulèvement des dalles fut entrepris. Ce travail était long et pénible. Les vieilles dalles des Vosges tenaient bien et semblaient vouloir défendre le trésor qu'on leur avait confié.

Néanmoins les travailleurs approchaient de la dalle du drapeau.

L'officier qui surveillait les travaux donnait des signes évidents de fatigue. Depuis le matin il était debout, n'ayant pas un siège pour s'asseoir. Il allait d'un mur à l'autre, s'appuyant pour se reposer.

La figure de brave homme d'André Rey n'avait pas manqué de faire sur l'officier une bonne impression et les deux adversaires causaient en amis continuellement.

- *Vous êtes fatigué, Monsieur l'officier,* dit André, *vous devriez vous asseoir. Laissez-moi vous arranger un siège ?*

Et sur ces mots, André prit un sac plein de pommes de terre et, le traînant sur les dalles, vint le placer non loin de l'officier, puis il en prit un second qu'il vint déposer le long du premier et un troisième qui fut allongé sur les deux autres.

Ce canapé improvisé terminé, André invita l'officier à s'en servir, ce que ce dernier s'empressa de faire avec un visible plaisir.

André était trop malin pour avoir placé les trois sacs au hasard. Ils recouvraient la terrible croix de craie, et l'officier allemand devint ainsi le gardien du drapeau qu'il prétendait emporter.

Je dois à la vérité d'ajouter que toutes les autres dalles marquées ne furent pas soulevées, loin de là même.

Les journées de novembre sont courtes, l'officier se sentait ridicule à bousculer ainsi inutilement cette cave, les hommes fatigués travaillaient avec une mollesse croissante,

La nuit vint.

- *Décidément le drapeau n'est pas dans la cave,* dit l'officier qui en avait assez.
- *Je vous l'avais bien dit,* répondit André avec son flegme ordinaire.

Les recherches furent arrêtées et chacun s'en fut chez soi.

Mais l'alerte avait été vive, le drapeau en danger ; aussi, deux jours après la visite domiciliaire, le turco Kaddour, sortant du château plus gros qu'il n'y était entré, rapportait au lieutenant Paquin le drapeau du 36e de ligne.

Ce drapeau reprenait de nouveau sa place dans le lit de l'officier qui le garda définitivement.

IV

Dans les premiers jours de mars 1871, le lieutenant Paquin, assez remis pour pouvoir voyager, fut autorisé à rentrer en France par le comte de Bismarck-Bohlen.

Avant de partir, cet officier fit ses adieux au docteur Klein, de Niederbronn, qui l'avait soigné et lui demanda ce qu'il pourrait bien faire pour reconnaître ses services.

Le docteur lui demanda un morceau du drapeau.

Le lieutenant Paquin découpa environ 10 centimètres carrés dans le bas angle rouge, et le remit au docteur.

On m'a raconté (?) que plusieurs années après la guerre, M. Jules Ferry étant venu aux eaux de Niederbronn, le docteur Klein lui avait montré sa relique et avait consenti à la partager avec lui.

Le 6 mars 1871, le lieutenant Paquin quittait les ambulances de Reichshoffen, où il avait séjourné exactement sept mois, pour rentrer en France par Mayence, Cologne et Bruxelles.

Gardien principal du drapeau, c'était à lui que revenait l'honneur de le rapporter en France. Cette fois encore le drapeau fut enroulé autour du corps de celui qui remportait et le 10 mars l'emblème du pays se retrouvait sur le sol français.

M. Paquin fit savoir aussitôt au lieutenant-colonel Cloux, du 36e de ligne, qu'il avait le drapeau de son régiment. Le colonel Krien en fut avisé et envoya, à la fin du mois de mars, une députation d'officiers pour le chercher.

Actuellement le drapeau, m'assure-t-on, est placé dans la salle d'honneur de son régiment.

Le lieutenant Paquin fit plus tard un voyage en Allemagne et, visitant l'arsenal de Munich, y vit l'aigle et la cravate du drapeau qu'il avait rapporté en France.

V

Je devrais terminer ici ce trop long récit ; mais il a un épilogue que je vais conter très brièvement.

A son retour en Alsace, mon père fut mis au courant des événements, concernant le drapeau, qui s'étaient passés en son absence.

Le cocher était accusé par tous d'avoir, à deux reprises différentes, trahi le secret de la présence du drapeau chez nous.

Mon père le congédia sans lui donner aucun motif de ce renvoi.

Plusieurs années passèrent sur tous ces événements dont le souvenir, même à Reichshoffen, devenait moins vivace.

Un jour mon père reçut la visite de l'abbé D..., curé de notre village, qui lui demanda un entretien particulier.

- *Je suis chargé, par un de mes pénitents, dit le prêtre, de réparer une injustice.*
- *Je sais, par le secret de la confession, le nom de celui qui, en 1870, a dénoncé aux Allemands la présence d'un drapeau français au château. Je dois taire ce nom ; mais je puis vous jurer que le coupable n'est pas votre ancien cocher.*

Huit jours plus tard, ce serviteur, injustement soupçonné reprenait sa place dans notre maison.



1870 à Reichshoffen, conséquences collatérales de la guerre, l'histoire d'un optant

Régine et Pierre-Marie REXER
avec la collaboration de Christine Obringer

Le nom de "REICHSHOFFEN" est associé à l'issue funeste de la bataille du 6 août 1870 et à un chant devenu patrimonial "*C'était un soir ...*" aujourd'hui pérennisé sur le Carillon de l'Europe tous les jours à 14 h 32 et à 18 h 04. La Ville subit d'autres conséquences collatérales moins connues.

Patrimoines reichshoffenois à la bibliothèque de Strasbourg

Suite au bombardement de Strasbourg et à l'incendie de sa remarquable bibliothèque, le 24 août, de nombreux documents de valeur partent en fumée. Si l'Hortus Deliciarum représente une perte considérable du patrimoine alsacien, un dessin de Jean-André Silbermann connut le même sort. Le célèbre facteur d'orgues du XVIII^{e} s. avait fait, lors de ses déplacements, des dessins hors champ organistique. Lors d'un voyage, il avait dessiné le château-fort en ruine de Reichshoffen, avant l'acquisition de la seigneurie par Jean de Dietrich (1761) et la construction du château-résidence (1771). Après la Révolution, le nouveau châtelain (1811) Paul Athanase Renouard de Bussierre avait vu le dessin et s'en inspira pour immortaliser cet aspect médiéval à travers une aquarelle.

De même, 2 vestiges gallo-romains prélevés par Jean-Daniel Schoepfling dans l'Altkirch et transférés à Strasbourg disparaissent ce même jour. Il n'en reste que le dessin du Mercure reproduit dans l'édition de l'Alsatia Illustrata.

Cession de l'Alsace-Moselle par la France

Le 10 mai 1871, le traité de Francfort rattache l'Alsace et une partie de la Lorraine au jeune II^{e} Empire allemand. L'article 2 du traité de Francfort prévoit que les Alsaciens-Lorrains auront la faculté d'opter pour la nationalité française.

"Les sujets français, originaires des territoires cédés, domiciliés actuellement sur ce territoire, qui entendront conserver la nationalité française, jouiront, jusqu'au 1eroctobre 1872, et moyennant une déclaration préalable faite à l'autorité compétente, de la faculté de transporter leur domicile en France et de s'y fixer, sans que ce droit puisse être altéré par les lois sur le service militaire, auquel cas la qualité de citoyen français leur sera maintenue. Ils seront libres de conserver leurs immeubles situés sur le territoire réuni à l'Allemagne. Aucun habitant des territoires cédés ne pourra être poursuivi, inquiété ou recherché, dans sa personne ou dans ses biens, à raison de ses actes politiques ou militaires pendant la guerre."

Certains optants reichshoffenois pour la France sont connus. Ainsi la vicomtesse de Bussierre et la famille de son gendre, le comte Louis-Paul de Leusse s'établirent à Cannes. Le château resta propriété familiale et résidence estivale. La vicomtesse de Bussierre, 1916 et le comte de Leusse, 1906, furent enterrés au cimetière de Reichshoffen, dans la tombe familiale.

D'autres se révèlent avec les témoignages des descendants. Ainsi Victor Moritz et Alberte née Colombain avec leurs fils Albert né en 1870 et Charles René Francis Moritz né à Reichshoffen le 12/03/1872 quittent Reichshoffen pour le Nord de la France. Retour après la 1ère Guerre Mondiale.[1] En 1921, ayant le souhait de reprendre des intérêts en Alsace redevenue française, René rachète une brasserie à Reichshoffen dans laquelle la famille avait eu des intérêts avant l'annexion. Il y transplante une tréfilerie qu'il avait à Puteaux près de Paris.[2] Il est mort à Chatou (Seine et Oise) le 9/7/1950[3]. A Reichshoffen, le Conseil Municipal a nommé la Brauereigass, rue René Moritz.

Certains personnels de la Schmelz rejoignent le nouveau site De Dietrich créé à Lunéville. Dans certaines familles, on fait état de ces options.

Quel organiste ?

Le hasard permet de reconstituer l'histoire d'un optant. Lors d'une vente aux enchères, l'acquisition d'un petit fascicule[4] signé Félix Raugel fait apparaître en page de garde : ***"A la mémoire de mon père Bernardin Raugel, organiste à Reichshoffen, il opta pour la France en 1871"***.

Localement cette information était inconnue mais a intéressé en 1978 Paul Sonnendrucker, au moment de l'écriture du spectacle théâtral de plein air, "La charge des Cuirassiers", représenté Place du Foyer Saint-Michel en 1979. Il imagine un tableau autour de l'anecdote, où j'ai incarné le jeune Bernardin Raugel qui chargeait sa charrette en prenant congé de ses parents (Raymond Eibel notre organiste pendant un demi-siècle et Lucie Schaller).

Deux ans plus tard, nommé au collège Léo Lagrange de Fourmies, j'appris à connaître la région avec une sortie à Saint-Quentin, ville victime de la 1ère Guerre Mondiale. La basilique mentionnait le rôle joué par Félix Raugel, fils aîné de Bernardin, dans la reconstruction du grand orgue. Par l'organiste titulaire, je fus mis en relation avec une connaissance de Félix Raugel, décédé à Paris XVIIIe le 30/12/1975[5] sans descendance. Les recherches restèrent infructueuses.

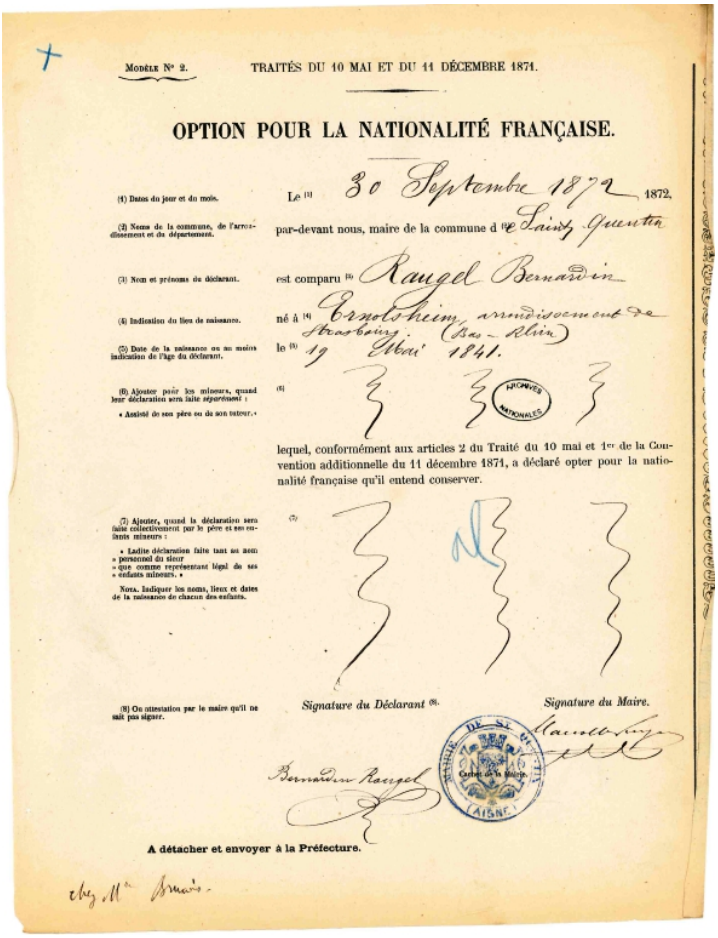
Festivités "Territoire 1870" pour un 150e

Nouveau hasard. En juillet 2020, dans le cadre des commémorations du 150e anniversaire de la bataille, je trouvais, grâce à Internet, une publication manuscrite "Souvenirs", 3 cahiers écrits par le 3e fils Joseph Bernardin (1885-1966) au cours des années 1950 et mis en ligne par Pierre-Jean, arrière-petit-fils de Bernardin.[6]

La Ville de Reichshoffen avait confié dès 1860 l'enseignement des garçons à la Congrégation des Frères de la Doctrine Chrétienne dont le siège, d'abord à Hilsenheim, est transféré à Matzenheim en 1862.[7] Le Conseil de Fabrique de la paroisse Saint-Michel qui attribue la fonction d'organiste ne pouvait que nommer un membre de cette même congrégation, tant aux claviers de l'instrument qu'à la direction de la chorale. Le travail de recension mené par Vincent Fender-Oberlé sur l'ensemble des Frères de Matzenheim a permis de résoudre l'énigme : Bernardin Raugel, organiste, s'appelait en religion, "Frère Félix". La dédicace du fascicule prend sens.

Parcours de Bernardin Raugel

Bernardin Raugel est né le 19 mai 1841 à Ernolsheim/Bruche où une branche de la famille Raugel s'est installée en 1762 ; dernier des 5 enfants de Bernardin Joseph Raugel, cordier et cultivateur, et de Catherine Langenfeld. Son père meurt en 1850 (il n'a que 9 ans) (voir document : Tableau généalogique de 3 générations Raugel). Curé et instituteur vont alors s'occuper de lui. Aurait-il été admis à la maison pour orphelins issus du monde agricole au Willerhof à Hilsenheim ouverte en 1842 ? Bernardin Raugel entre au juvénat[8]



MODÈLE N° 2. TRAITÉS DU 10 MAI ET DU 11 DÉCEMBRE 1871.

OPTION POUR LA NATIONALITÉ FRANÇAISE.

(1) Dates du jour et du mois. Le [1] 30 Septembre 1872 1872,

(2) Noms de la commune, de l'arrondissement et du département. par-devant nous, maire de la commune d [2] Saint Quentin

(3) Nom et prénoms du déclarant. est comparu [3] Raugel Bernardin

(4) Indication du lieu de naissance. né à [4] Ernolsheim, arrondissement de Strasbourg (Bas-Rhin)

(5) Date de la naissance ou au moins indication de l'âge du déclarant. le [5] 19 Mai 1841.

(6) Ajouter pour les mineurs, quand leur déclaration sera faite séparément : « Assisté de son père ou de son tuteur. » [6]

lequel, conformément aux articles 2 du Traité du 10 mai et 1er de la Convention additionnelle du 11 décembre 1871, a déclaré opter pour la nationalité française qu'il entend conserver.

(7) Ajouter, quand la déclaration sera faite collectivement par le père et ses enfants mineurs : « Ladite déclaration faite tant en son nom personnel du sieur que comme représentant légal de ses enfants mineurs. »

Nota. Indiquer les noms, lieux et dates de la naissance de chacun des enfants.

(8) Ou attestation par le maire qu'il ne sait pas signer. Signature du Déclarant [8]. Signature du Maire.

Bernardin Raugel

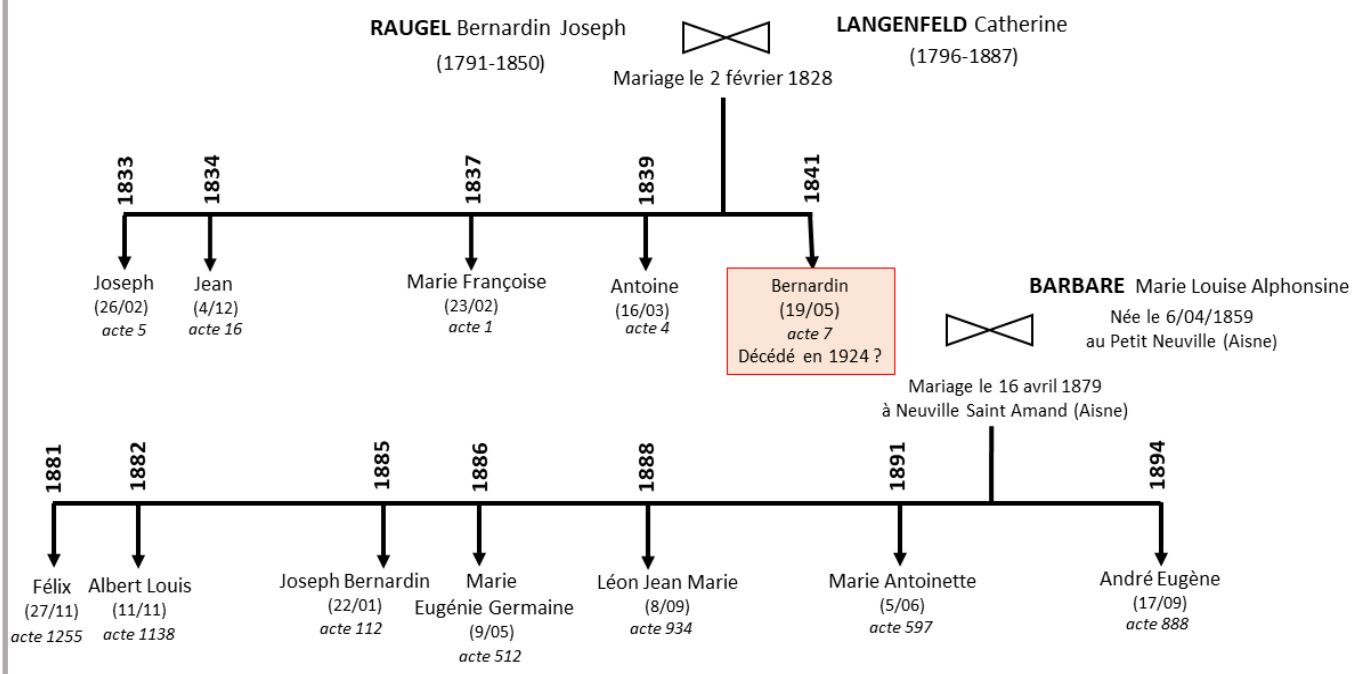
A détacher et envoyer à la Préfecture.

FEUILLE D'OPTANT DE BERNARDIN RAUGEL
© Archives Nationales Pierrefitte, côte BB/31/380

de Hilsenheim le 28/10/1859, est admis au noviciat[9] en 1860 et prononce ses premiers vœux le 27/10/1862. Sous le nom de Frère Félix il est nommé maître-adjoint[10] à Marmoutier, Brumath, Fréland, Mulhouse. Il devient directeur de l'école de Merxheim. Peut-être en remplacement de Frère Grégoire, il est envoyé à Reichshoffen en 1869 comme maître-adjoint et organiste[11]. Enseignant à Reichshoffen, il a côtoyé Frère Ferdinand, Frère Denis, Frère Séraphin, tous sous la direction de Frère Jérôme (voir document : Les enseignants de l'école communale de Reichshoffen à l'époque de Bernardin Raugel).

Comme organiste, il avait une fonction liturgique et musicale. L'église Saint-Michel possède un orgue à transmission mécanique acquis dès 1777 auprès du facteur d'orgues Ferdinand Stieffel de Rastatt, avec buffets en chêne de Franz Schädel.[12] L'installation se fait sous la direction du contremaître Michael Stiehr qui fonde plus tard à Seltz sa propre manufacture d'orgues, ce qui lui permit d'entretenir l'instrument de Reichshoffen. Son fils Joseph Stiehr intervient en 1845.[13] Bernardin Raugel jouait sur un instrument en bon état, encore non modifié, de 24 jeux sur 2 claviers, 12 jeux au premier, 8 au ruck-positif dont une voix humaine, 4 au pédalier dont un seize pieds ouvert (tuyaux de 5,4 m), une bombarde 16 pieds et un deuxième jeu de trompette 8 pieds (jeux d'anches).

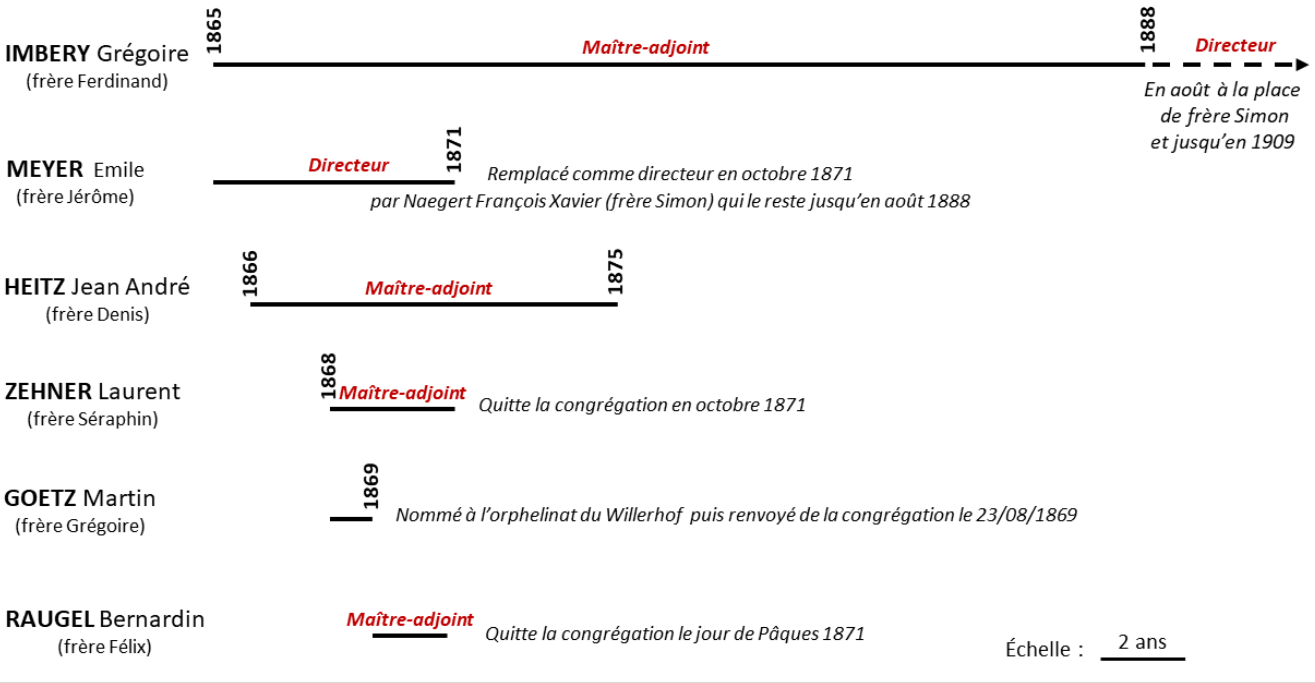
Tableau généalogique de 3 générations Raugel



Il se partage en 2 lieux : Ernolsheim/Bruche (actes des registres naissances, Archives du 67)
et
Saint Quentin (Aisne) (actes des registres naissances, Archives du 02)

Bernardin Raugel sert de charnière par son mariage à Neuville Saint Amand (acte 42, année 1879) avec Marie Barbare (acte 21, année 1859). Celle-ci décède à Lunéville le 13/01/1929 (acte 972)

Les enseignants de l'école communale de Reichshoffen à l'époque de Bernardin Raugel



La guerre à Reichshoffen

"Mon père était à Reichshoffen lorsque la guerre éclata. Il fut ambulancier pendant la bataille du 6 août. Vers 16 heures, ce jour-là, sur la place du village, il vit monter à cheval les cuirassiers de la brigade Michel, qui devaient charger pour ralentir l'avance ennemie.

Le poste de secours était installé à la dernière maison de Reichshoffen.

Plus tard, vers 1922, passant à Niederbronn devant la tombe du maréchal des logis Garnier du 9e cuirassiers, mon père disait à mon frère Léon : J'ai fait le pansement de ce blessé-là.

Puis ce fut le siège de Strasbourg. Et les Alsaciens virent avec stupéfaction les Badois leurs voisins – qui, avant la guerre, venaient en foule le dimanche se divertir à Strasbourg – organiser à présent des "trains de plaisir" pour venir admirer, de la rive droite du Rhin, le bombardement de la ville.

Après la reddition de la Place, comme mon père se trouvait dans un café de Strasbourg, il entendit un artilleur badois se vanter d'avoir tiré l'obus qui avait fait pencher la croix de la flèche de la cathédrale."

(Souvenirs, manuscrit de Joseph Bernardin Raugel, fils de Bernardin Raugel, rédigé au cours des années 1950)

Ecrit tardivement, après la mort du père qui vécut la bataille du 6 août 1870, ses conséquences et qui est revenu sur les lieux à l'âge de 80 ans, ce manuscrit, source de seconde main, n'est pas révélateur sur le plan militaire. Il semble y avoir confusion avec le Maréchal des logis Pagnier (et non Garnier), tué à Schirlenhof le 25 juillet, au moment de la reconnaissance du comte Zeppelin. Les 8e et 9e Régiments de cuirassiers étaient en fait placés sous les ordres du général de brigade Alexandre Ernest Michel (1817-1898), qui mena la charge sans subir personnellement de blessures. La configuration locale ne permet pas d'imaginer une place de village susceptible de permettre le rassemblement de régiments à cheval. Communément il est admis que le regroupement se fit hors ville, sur la route de Frœschwiller, en lisière de forêt. En 1970, pour le centenaire de la bataille, ce lieu fut retenu pour édifier un monument.

"La dernière maison de Reichshoffen" est à replacer dans le développement urbain de Reichshoffen, fin XIXe s., avant la construction de l'école des garçons, à l'emplacement de l'actuelle Maison des Associations, rue de la Liberté, transformation du Bruederhus, le logement des frères. Y avait-il, au même lieu, une maison pour loger les frères et qui servit de poste de secours ? Où Frère Félix remplit-il la fonction d'ambulancier dans le cadre de la mission attribuée nationalement par le Comité International de secours aux militaires blessés (plus tard Croix Rouge) aux Frères de la Doctrine Chrétienne ? Mentionnons l'action de Frère Jérôme et de Sœur Marie-Cécile qui ont transformé les 2 écoles avec leurs salles de classe en ambulances au matin du 6 août. Frère Simon de la même congrégation, quant à lui, s'est rendu le 8 août, avec 3 voitures attelées, de Mertzwiller à Frœschwiller pour soulager des lieux surchargés en blessés ; un mourant lui confia un drapeau français qui échappa de rocambolesque façon à l'ennemi.[14] (Cf. page 82)

Le témoignage transcrit par le fils fait état de l'aversion de Bernardin Raugel à devenir allemand. Il est passé à Strasbourg après la capitulation du 28 septembre 1870. Il s'oriente vers un départ en "Vieille France", comme de nombreux Frères francophiles. Certains vont créer des écoles dans le Nord de la France et le Bassin Parisien. Ce qui n'est pas le cas de Frère Félix qui quitte la congrégation le jour de Pâques 1871.[15] Il se rend à Saint-Quentin, Aisne. Il y subit encore l'occupation militaire allemande jusqu'en octobre 1871. Il est à l'origine d'une méthode d'apprentissage de l'allemand. Il concrétise sa nouvelle orientation de vie en optant officiellement pour la France le 30 septembre 1872, demande déposée au dernier jour à Saint-Quentin. (Voir document : Feuille d'optant de Bernardin Raugel page 91)

Une autre vie

Marié à Marie Louise Barbare le 16 avril 1879, il devient père de 7 enfants. Il reprend une fonction d'organiste à Ribemont à 12 km de Saint-Quentin. Il compose de la musique religieuse vocale (deux Tantum ergo, un O salutaris). Il transmet à ses enfants le goût de la musique ; à la maison ils disposaient d'un piano demi-queue Pleyel et deux pianos droits.

Dans ce contexte ont grandi Félix, Albert et André. Le premier (dont le prénom est un clin d'œil au nom de religion du père) a connu une carrière musicale très remarquable. Maître de chapelle, organiste, il a publié 15 volumes de recension des buffets d'orgue de Paris. Il a fondé le chœur professionnel de la Radiodiffusion française, ancêtre des Chœurs de Radio-France. Il a fait redécouvrir le Messie de Haendel, bien avant que les baroqueux n'investissent ce répertoire. Albert a été pianiste et professeur de musique mais de santé fragile, il mourut en 1910. André a exercé la fonction d'harmoniste chez le facteur d'orgues parisien Mutin. Également organiste, il a été le dernier à jouer le grand-orgue de Saint-Quentin avant que la ville subisse les destructions de guerre (son aîné est la cheville ouvrière de la reconstruction). Lui aussi meurt prématurément le 29 avril 1919.

Tombe de la famille RAUGEL
Bernardin et son épouse
Cimetière Sud de saint Quentin (section 6, ligne AT, tombe 1)
© Photo: Société Académique Saint Quentin



La gravure porte l'année 1924 mais d'autres sources donnent 1927 comme année de décès pour Bernardin. L'Etat civil de Saint Quentin, pas encore numérisé pour cette période, ne mentionne pas le nom de Bernardin Raugel dans la table décennale 1923-1932 (à la différence de sa femme pourtant décédée à Lunéville). De plus la transcription n'a pas été opérée sur l'acte de naissance d'Ernolsheim/Bruche

Conclusion

Orphelin de père, cette victime issue du monde agricole, a connu grâce à la religion et à l'enseignement, une ascension sociale, qui s'est prolongée encore avec la 3e génération dans le domaine artistique. Bernardin Raugel / Frère Félix, un organiste reichshoffenois qui a passé un court moment (deux ans) aux claviers de l'instrument, mais dont l'influence rejaillit à travers la vocation de ses enfants, au point que son fils aîné, Félix, dédicace son travail de recension sur les orgues de la cathédrale de Strasbourg à son père, retenant, plus de 20 ans après sa mort, la double spécificité d'organiste à Reichshoffen et de francophile optant.

Notes

[1] Archives Départementales du Bas-Rhin, Reichshoffen, 1872, registre des naissances, acte n° 23

[2] Témoignage écrit communiqué par Yves Moritz devant figurer dans le futur "Dictionnaire de l'Annexion de l'Alsace-Moselle 1871-1918"

[3] Transcription du décès, sur l'acte de naissance, le 6/9/1950

[4] Félix Raugel, Les Orgues et les organistes de la cathédrale de Strasbourg, 1948, Colmar Editions Alsatia

[5] Archives Paris, XVIIIe Arrondissement 1975, décès acte 2531

[6] (Joseph) Bernardin Raugel, Une brève histoire de la famille Raugel, Première partie

[7] Bernard Rombourg, Monographie de Reichshoffen, décembre 2003

[8] juvénat : établissement accueillant les garçons à partir de l'âge de 13 ans pour les former à la vie religieuse (cf. V. Fender-Oberlé, lexique p.165)

[9] noviciat : le postulant reçoit son habit lors de la cérémonie de la vêture et choisit son nom de religieux. Sa vocation est testée et sa formation religieuse approfondie. (cf. V. Fender-Oberlé, lexique p.165)

[10] maître-adjoint : enseignant à la tête d'une classe. AU XIXe s., le terme d'instituteur désigne l'enseignant qui s'occupait aussi de la direction de l'établissement. (cf. V. Fender-Oberlé, lexique p.165)

[11] Vincent Fender-Oberlé, Les Frères de Matzenheim, une congrégation au service de la jeunesse, Biographies de 1845 à nos jours, 2015

[12] inscrit sur liste Monument Historique en janvier 1977

[13] Joseph Stiehr est également à l'origine d'un orgue neuf pour l'église Saint-Georges de Kandel, notre ville jumelée, restauré par l'entreprise Yves Koenig de Sarre-Union (août 2020, seul exemple sur territoire allemand de la sensibilité romantique alsacienne).

[14] Félix Schneider, Beiträge zur Chronik von Reichshofen, 1938?, p. 76 -87

[15] Vincent Fender-Oberlé, o.c. p. 111